This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582259 7

ŒUVRES

DE STANISLAS

BOUFFLERS.

ST. J. DE BOUFFLERS
Membre de l'Institut-National.

Hilaire Le Dru del.t — *Gaucher Direx.r*

ŒUVRES

DE STANISLAS

BOUFFLERS,

Membre de l'Institut de France, classe de la langue et de la littérature françaises.

TOME PREMIER.

Prix, 6 fr.; et 7 fr. 50 c. franc de port par la poste.

Exemplaire toléré.

A PARIS,

Chez ARTAUD, Libraire, quai des Augustins.

N° 42.

M. DCCC. V.

D'UN acte passé en minute devant Dautrive et son collègue, notaires à Paris, le 15 germinal an 13, enregistré, entre M. L. M. GUILLAUME, ayant seul la propriété exclusive des Œuvres de M. Stanislas Boufflers, et M. L. ARTAUD, tous deux Libraires à Paris,

A été extrait littéralement l'article suivant :

ARTICLE III.

Tout exemplaire de la présente édition qui ne portera point au *recto* du titre ces mots : « exemplaire « toléré, prix, 6 fr. pour Paris, et 7 fr. 50 c. par la « poste, à Paris, chez Artaud, quai des Augustins, « n° 42 », qui ne sera point revêtu du chiffre de M. Guillaume, au *verso* duquel ne sera point imprimé le présent article, et qui ne contiendra point neuf vignettes, sera saisissable par-tout où il sera trouvé ; tous débitans d'un pareil exemplaire pourront être poursuivis comme débitans de contrefaçons, et M. Guillaume aura contre toutes personnes trouvées en délit, tous les droits, actions et répétitions que la loi accorde en pareil cas, et dans l'effet desquels M. Guillaume entend demeurer conservé sans novation ni dérogation.

ŒUVRES
DE STANISLAS
BOUFFLERS.

PIECES DIVERSES.

VERS

SUR LA PAIX DOMESTIQUE.

Un toit de jonc suffit à la Divinité;
Son haleine attiédit l'air que l'on y respire,
Et des plus durs frimats émousse l'âpreté;
Les esprits qu'elle éclaire et les cœurs qu'elle inspire,
Aussi d'accord entre eux que les tons d'une lyre,
Conservent l'harmonie en leur diversité;
Riche de tous les biens que le sage désire,
Prêtant un charme à tout, même à la pauvreté,
Du secret d'être heureux seule elle sait instruire:
Mortels qui n'êtes point contens sous son empire,
Renoncez pour jamais à la félicité.

VERS

FAITS EN POLOGNE.

A Mr. LA P. DE RATZIVILLE,

Sur un charmant Jardin anglais qu'elle appelloit l'Arcadie.

Séjour chéri d'Hélène, où son riant génie
De la Divinité remplit si bien l'emploi,
Où le marbre et les fleurs se rangent sous sa loi,
Où la nature à l'art par le goût est unie;
Où, si j'en puis juger par moi,
Tout mortel au dehors voit régner l'harmonie,
Et la sent au dedans de soi.

Quand les beaux yeux d'Hélène échauffent cette terre,
La rose a plus d'éclat, l'oiseau de plus doux chants;
Tout rit, tout s'embellit, tout apprend d'elle à plaire;
Moi-même j'y retrouve à la fois deux printems,
Celui de la nature et celui de mes ans.
Que le tems destructeur porte ailleurs ses ravages;
L'on ne craint rien ici de l'arrière saison,

Et sur les pas d'Hélène on foule en ces bocages,
Les plantes qui jadis rajeunirent Eson.

Ainsi vous faites luire, ô Nymphe d'Arcadie!
Un rayon de bonheur sur le soir de ma vie;
Chez vous, loin des horreurs de ce siècle pervers,
Mon ame rajeunie en doux pensers abonde;
Chez vous l'esprit se sent libre comme les airs,
Chez vous le cœur se sent aussi pur que votre onde;
Auprès de vous on croit, dans ces murs toujours verds,
Avoir enfin changé de monde,
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.

QUESTION

Donnée dans un jeu de société : lequel rend plus heureux de l'esprit ou du cœur.

Ne demandez-vous pas qui des deux au bonheur
Mène plus sûrement de l'esprit ou du cœur?
En qualité de bon apôtre,
Je réponds : ni l'un ni l'autre.
Dans ce chemin glissant qu'à toute heure, avec soin,

Pour nous faire tomber, sous nos pas le tems fauche,
C'est la seule raison dont nous avons besoin ;
Car l'esprit meneroit trop loin,
Et le cœur meneroit à gauche.

LOGOGRIPHE.

Quoique muet je parle, et qui me voit m'entend ;
Je trompe quelquefois, mais je trompe gaiement :
Aux amans je sers d'interprète ;
Je suis une monnoie assez en cours chez eux ;
La prude en est avare, au lieu que la coquette
En fait des charités à plus d'un malheureux ;
Ce fut peut-être à moi que Vénus dut la pomme ;
Mais, lecteur, en détail si tu veux me saisir,
Ma première partie est une foible somme,
Et ma seconde un grand plaisir.

ÉPIGRAMME.

DÉSIREZ-VOUS savoir comment
Je parviens à forcer mes censeurs au silence;
Je les endors profondément:
C'est un moyen bien doux, je pense:
Tel qui s'apprêtoit à siffler,
Est bientôt réduit à ronfler.

VERS

POUR M. DE MOULINES,

De l'Académie de Berlin.

EN vous voyant de suite, à la longue on s'éclaire
Sur les plus sûrs moyens de plaire;
C'est la forme et le fond sagement ménagés:
Broderie élégante avec solide étoffe;
En vous le gai français, le grave philosophe,
L'un par l'autre sont corrigés.

*

QUESTION

Proposée et résolue dans un jeu de société.

Dem. QUE préféreriez-vous d'un bonheur paisible et constant, ou d'une suite de plaisirs ?

Rép. Quand j'étois jeune, je me serois bien gardé de demander le bonheur, je ne lui trouvois pas assez de physionomie; mais à présent je me garderai bien de m'attacher au plaisir, je lui trouve la physionomie un peu fausse.

On passe par différens goûts
En passant par différens âges :
Plaisir est le bonheur des foux,
Bonheur est le plaisir des sages.

VERS

Présentés par un petit enfant de quatre ans, au prince Henri de prusse, le jour de sa naissance, à propos de ce qu'il disoit ne pas aimer les enfans.

Vous voyez nos papas avec des yeux de père,
Pour les petits enfans serez-vous plus sévère,
Grand Prince, et n'ont-ils pas des droits à votre amour?
Mais bien qu'à mes pareils votre air froid en impose,
Foible enfant, je choisis pour défendre leur cause,
Le jour où vous n'étiez qu'un foible enfant d'un jour:
Médire des enfans, n'est-ce point un blasphême?
Et ne seriez-vous pas contre votre système,
L'argument le plus triomphant?
Car enfin jugez-vous vous-même,
Et voyez ce que peut devenir un enfant.
Si vous nous dédaignez tout petits que nous sommes,
Que n'en faites-vous donc autant pour tous les hommes?
Car, si j'en crois papa, tous les hommes, oui, tous,
De tous rangs et de tout âge,
Et le plus fin et le plus sage,
Sont des enfans auprès de vous.

EPIGRAMME

TRADUITE DE MARTIAL.

AMI, quel noir chagrin semble absorber ton ame?
Ai-je tort? je reviens du convoi de ma femme.
Quoi! le ciel a permis que la mort l'enlevât!
Quoi! tu ne verras plus cette femme charmante,
Qui te laisse en mourant dix mille écus de rente;
Ah! tu méritois peu que cela t'arrivât.

POUR M. DE NIVERNOIS,

En lui donnant des moutons pour les parquer dans une pièce de terre de son parc.

Petits moutons, votre fortune est faite ;
Pour vous, ce pré vaut le sacré vallon :
N'enviez pas l'heureux troupeau d'Admète,
Car vous paissez sous les yeux d'Apollon.

INSCRIPTION

Sur un Cénotaphe élevé par une princesse d'Allemagne à un de ses fils, mort à la première fleur de son âge.

Jeune et touchant objet d'un deuil trop légitime,
Le ciel de tous ses dons se plut à te combler ;
Il sembloit se presser d'orner une victime
Que la mort à nos yeux se pressa d'immoler.
Nous t'avons vu briller un moment sur la terre ;

Espoir de ton pays, orgueil de tes parens ;
Ta force et ta raison mûres avant le tems,
Promettoient un héros... Promesse mensongère !
Jeunesse, ardeur, talens, beauté,
De tant de biens qu'est-il resté ?..
Une cendre insensible et les pleurs d'une mère.
Cette mère aujourd'hui porte envie à ton sort ;
Les maux qu'elle a soufferts tu ne pus les connoître :
C'est mourir doublement, c'est vivre dans la mort,
Que de survivre à ceux en qui l'on crut renaître.

INSCRIPTION

AU-DESSUS D'UN BUSTE DE M. MALACOKI,

Ancien maréchal de la diète de Pologne.

A ce vrai citoyen sachez vous conformer,
Et retenez de lui, nation généreuse,
Que moins une mère est heureuse,
Plus ses enfans doivent l'aimer.

ÉPITAPHE

TRADUITE DE L'ANTHOLOGIE.

Mortels, sous cet abri, je ne suis plus des vôtres;
Fortune, espoir, amour, vous en tromperez d'autres.

VERS A UNE DAME,

NÉE SOUS LE SOLSTICE D'ÉTÉ.

On vous ébauchoit en automne,
On vous finit pendant l'été,
Vous pourriez ressembler à Cérès, à Pomone;
Mais à dire la vérité,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.
Tout l'univers fit son devoir,

Au moment où vous êtes née ;
Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir,
Et depuis, la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année,
Sont encor trop courts pour vous voir.

MADRIGAL.

Le premier jour que je la vis,
J'apperçus sa beauté, mais je n'apperçus qu'elle ;
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai bien plus que belle.
J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
Sans penser que mon ame en seroit enflammée ;
Si j'avois su d'abord combien je l'aimerois,
Je ne l'aurois jamais aimée.

VERS

A MADAME DE ***,

En lui envoyant le conte d'Aline.

O vous que nous adorons tous,
Sans vous avoir appris combien vous êtes belle ;
Qui pouvez dans vos fers voir maint amant fidelle,
Sans vouloir en souffrir un seul à vos genoux.
Sous prétexte d'être parfaite,
Vous n'êtes pas sensible et pas même coquette ;
Vous avez toute la candeur
D'Aline sortant du village ;
D'Aline reléguée en un désert sauvage,
Votre esprit a la profondeur.
Je serois peu surpris que le sceptre du monde,
A vos attraits un jour en tribut fût donné ;
Mais je serois bien étonné,
Que vous fussiez jamais la reine de Golconde.

ENVOI

AU ROI DE DANNEMARCK,

ALORS A PARIS.

Ainsi loin des grandeurs et de la volupté,
Le bonheur m'attendoit au bout de ma carrière;
Et l'amitié d'Aline en sa caducité,
Fit plus que notre amour, et plus que sa beauté,
Dans mon printems n'avoient pu faire.
O prince! qui du trône où le ciel vous a mis,
D'un regard fraternel voyez l'espèce humaine,
Votre cœur est bien fait pour la plus douce chaîne,
Et malgré votre rang vous aurez des amis:
Vous ferez des heureux, vous le serez vous-même.
Les peuples que le sort a soumis à vos loix,
Du sort à chaque instant confirmeront le choix.
On élit tous les jours un maître que l'on aime.

IMPROMPTU

Donné au prince Hanai, pendant l'opéra, par un enfant à qui ce prince venoit de demander s'il étoit né d'un œuf comme Castor et Pollux.

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle ;
C'est vous qui vintes dans un œuf,
Car vous êtes un aigle.

SUR UN BEL ESPRIT.

Peste, quel orateur ! peste, quel beau génie !
Tous les sujets divers comme il vous les manie !
Il vous entretiendroit, ce grand Mirobolan,
Depuis le premier jour jusqu'au dernier de l'an ;
De tout ce qu'il a dit je sens que je suis ivre,
Jusqu'à-présent personne à tel point ne m'a plu,
Vous-même, convenez qu'il parle comme un livre.
— Oui, comme un livre qu'on a lu.

A Mr. * * *,

A qui l'on donnoit des bouquets.

PARMI tous ces tributs flatteurs,
Verrai-je ma fleur accueillie
De celle qui répand des fleurs
Sur chaçun des jours de ma vie?

VERS

A Mr. DE LA F* * *,

Récités le jour de son mariage, par une de ses sœurs déguisée en fée, au milieu d'une illumination et d'un feu d'artifice.

AU milieu de ces feux, que vos yeux étonnés
Reconnoissent la fée à qui vous êtes chère;
Pour veiller de plus près sur vos jours fortunés,
J'ai pris les traits chéris de la plus teudre mère;
Et pour premier bienfait je vous les ai donnés.

Tout ce que chez vous on admire,
Esprit, talens, graces, raison,
Sont-ils venus d'eux-mêmes? oseriez-vous le dire?
Ne les eûtes vous pas bien avant leur saison?
Pour vous combler de biens, j'épuisai mon empire;
Et je joignis aux dons que je versai sur vous,
Un don qui les surpasse et les renferme tous:
Celui d'être toujours telle qu'on vous désire.
Mais, hélas! je sais dès long-tems
Qu'à suivre d'autres loix vous êtes réservée,
Et qu'une fille de vingt ans
N'est pas du ressort d'une fée.
A l'amour, à l'hymen je vous cède en pleurant;
Que pour votre bonheur l'un à l'autre se lie;
Car l'amour sans l'hymen seroit une folie,
Et l'hymen sans l'amour deviendroit un tourment.

VERS

A UNE DAME.

Tu disois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignois la tendresse,
Hélas ! c'est moi qui la sens ;
Tu jurois d'aimer sans cesse
Et je tiens tous tes sermens.

VERS

DE LA PART D'UNE DAME

Qui envoyoit des cheveux blancs à un de ses amis.

Les voilà ces cheveux que le tems a blanchis :
D'une longue union ils sont aussi le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge,
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presqu'autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans :
Elle est le fruit du goût, de l'estime, du tems;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

LE COEUR.

Le cœur est tout, disent les femmes.
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames,
En nous parlant toujours du cœur ?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête,
Que du sens littéral elles font peu de cas
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête,
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne;
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison ;
Et dans cet art charmant, la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons ;
Car, que deviendroient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Etoient faits comme ceux des filles

Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise:
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *sanctus*, celui qui crie *allah*;
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons par-tout un autre.
Nature en fait de cœurs se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes;
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous?
On fait par-tout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre;
C'est un merveilleux instrument:
J'en jouois bien dans ma jeunesse;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous! qui cherchez le bonheur!
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, par tout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque tems il s'use,
Et chacune et chacun finissent en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisois du Dieu de la terre et du ciel.
En amour j'étois tout physique;
C'est bien un point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer:
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédoit une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

VERS

Sur le singe du feu roi de Pologne.

Ces climats ne l'ont point vu naître,
Et par un coup du sort il tomba dans nos mains;
Mais par son amour pour son maître,
Jacot est devenu le singe des Lorrains.

VERS

A MADAME D. ***,

En lui envoyant un exemplaire d'une nouvelle édition des Fables de LA FONTAINE.

Voici le bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers ;
Et c'est la seule vierge en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici bas
Venoit enseigner la sagesse,
Il faudroit bien que la déesse
A son profond savoir joignît quelques appas ;
Le genre humain est sourd, quand on ne lui plaît pas.
Pour nous éclairer tous sans offenser personne,
La charmante Minerve a pris vos traits charmans.
En vous voyant je le soupçonne,
J'en suis sûr quand je vous entends.

VERS

A MADAME DE ***.

Quand on veut être sage, on ne peut sans effroi,
Ni vous voir un moment, ni souvent vous entendre.
A quel titre aujourd'hui suivrai-je votre loi ?
L'amour est trop jeune pour moi,
L'amitié n'est pas assez tendre.
Du frère et de la sœur, l'un à l'autre enchaînés,
Lise, acceptez le double hommage.
Souriez à la sœur, au frère pardonnez,
Et j'abjure à vos pieds le projet d'être sage.

MADRIGAL

A MADAME DE C***,

Quelque plaisir qu'on sente
A pouvoir tourmenter,
Je plains celle qui tente
Sans se laisser tenter.
Auprès de vous, ma tante,
Il faudroit emprunter
Votre ame indifférente
Pour vous bien résister,
Ou votre voix touchante
Pour se faire écouter.

MADRIGAL.

Le tendre amour se blesse
De sermens indiscrets ;
Ne l'enchaînons jamais,
Pour le garder sans cesse.
Avec nos feux,
Avec nos vœux,
Qu'il finisse ou qu'il dure ;
Qu'il renaisse à chaque moment ;
Mais qu'il renaisse librement ;
Car, dès qu'on songe à son serment,
On est déjà parjure.

VERS

M. LE P. DE B***,

Pour l'inviter à venir dans une campagne que sa sœur avoit meublée pour le recevoir.

PRINCE, venez ici passer des jours sereins;
Ne dédaignez point un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville,
Font pour vous enchaîner des efforts superflus.
Des goûts plus innocens, un bonheur plus tranquille,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en nos retraites,
Valent vos dames, vos seigneurs:
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs.

VERS A MADAME DE ***.

La sagesse est sublime ; on le dit, mais hélas !
Tous ses adorateurs souvent ne l'aiment guère ;
Et sans vous je ne saurois pas,
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à mes yeux elle eût tous vos appas.
Devant vous toujours en alarmes,
L'amour se cache et rend les armes.
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu ;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux. Et qu'elle y paroît belle !
Lorsque vous nous parlez, c'est elle qu'on entend ;
Vous lui prêtez toujours une forme nouvelle ;
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment ;
Enfin elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous,
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

QUATRAIN

Pour le portrait de monsieur l'abbé ***,

Austère comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement ;
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

***

VERS DE Mr. DE M***,

A MADAME DE R.,

En lui envoyant son portrait fait dans sa jeunesse.

Ces traits furent les miens, quand presqu'en votre enfance,
A vous chérir toujours mon cœur s'est engagé;
En vous les rappellant, jugez de ma constance:
Mes traits ont disparu, mon cœur n'est point changé.
Que dis-je? il change aussi, mais dans un sens contraire:
Car au lieu de s'éteindre il se sent animer.
Sur quelque nouveau charme à toute heure il s'éclaire,
Et toujours votre amie apprend à mieux aimer.

A BRILLANT,

Chatte de madame de ***.

Jusques aux deux bouts de la terre,
Brillant, vos attraits sont connus :
D'amourette vous êtes mère,
Des chats vous êtes la Vénus :
De votre grâce enchanteresse,
Tout est charmé, tout parle ici :
Luxembourg est votre maîtresse ;
Que n'est-elle la mienne aussi!

A MONSIEUR A***.

Plus on est gai ; plus vous êtes sévère ;
On vous déplaît quand on veut plaire.
Vous éteignez tout notre feu ;
Tout ce qu'on dit sans votre aveu,
Vous le trouvez insupportable ;
Prince, en empêchant d'être aimable,
Que ne l'êtes-vous donc un peu!

ÉPITAPHE

DE M. DE BOUFFLERS,

FAITE PAR LUI-MEME.

Ci-gît un chevalier, qui sans cesse courut ;
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

VERS

Pour le buste du prince Henri.

Dans cette image auguste et chère,
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

REPONSE A M. DE CH***,

Qui avoit reproché à l'auteur, au nom de quelques dames de n'avoir jamais aimé.

Je le connois trop bien ce dangereux amour;
Dès mes plus jeunes ans il reçut mon hommage;
Il n'est le plus souvent que l'ouvrage d'un jour,
Mais un jour ne peut pas détruire son ouvrage.

J'ai goûté ses douceurs et j'ai senti ses coups;
Je sais qu'il se nourrit de plaisirs et de larmes.
Vous ne connoissez que ses charmes;
Ah! je le connois mieux que vous.

Las des mépris, des inconstances,
Dont furent payés tous mes soins,
Je cherchai d'autres jouissances,
Moins pures, il est vrai, mais qui me coûtoient moins.

J'eus recours, je l'avoue, à ces beautés faciles
Qui veulent de l'argent et non pas des soupirs:
Elles ont essuyé, courtisanes habiles,
Les larmes de l'amour par la main des plaisirs.

A l'amant qui leur plaît, ces belles,
Pour n'en point violer, ne font pas de sermens :
Que de femmes, hélas ! devroient faire comme elles
Pour ne point tromper leurs amans.

Voilà les vingts beautés que j'ai si bien trahies,
Et qui me l'ont si bien rendu ;
Voilà les Iris, les Silvies,
Au nom de qui, Ch..., vous m'avez répondu.

Soyez leur chevalier ; elles doivent vous rendre
Bien des faveurs pour ce bienfait ;
Mais elles trouveront que vous auriez mieux fait
De les bien attaquer que de mal les défendre.

A UNE DAME

Qui lui avoit demandé tous les cachets des lettres qu'il recevoit, pour en faire des bâtons de cire à cacheter.

CHACUN est épris de vos charmes,
De vos talens, de votre esprit ;
Moi-même je vous rends les armes...
De tous les gens qui m'ont écrit.

BOUQUET A UNE DAME,

Pour la fête de Sainte-*Catherine*.

Votre patronne, au lieu de répandre des larmes
Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
Parla comme Caton, mourut comme Brutus.
Elle obtint le ciel, et vos charmes
L'obtiendront comme ses vertus.
Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome,
Pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours:
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.

INSCRIPTION

D'un monument élevé en Brandebourg, à l'honneur de monsieur de Malesherbes.

Il reposoit tranquille au milieu de l'orage,
Distrait de ses malheurs par ceux de son pays :
Tout-à-coup il se lève, et son pieux courage
Ose encore présenter un égide à Louis ;
Ce n'est plus pour son roi qu'il signale son zèle,
Mais il connut le cœur de ce roi malheureux ;
C'est l'homme qu'il défend, et de sujet fidèle,
Il devient ami généreux.

AU P. DE L***.

Mon prince est à la fois Turenne et Timaret,
Favori de Palès et de la Renommée,
Il a tous les talens ; je crois qu'il meneroit
Un troupeau de moutons aussi bien qu'une armée.

Aux bergers, aux soldats il donne des leçons,
Il aime également la guerre et la nature,
Et pour mieux varier les genres de verdure
Il cueille des lauriers et sème des gazons.

Dans ces bosquets rians un jour je m'égarois ;
Etonné de leur maître et de son art suprême :
C'est le Dieu des jardins ! disois-je hors de moi-même,
Oui, me dit sa maîtresse, à quelque chose près.

AU MÊME,

En réponse à des vers.

Je vous ai lu, beau prince, et je suis enchanté ;
Je ferois après vous des efforts inutiles :
Pour répondre à vos vers faciles,
Il faut votre facilité.
Trop bonnes pour les uns, pour d'autres trop sévère,
Les Muses ne m'ont point gâté :
Elles me vendent cher des vers trop-ordinaires,

Tandis que de bons vers ne vous ont rien coûté:
Aussi, dans mon dépit, je vais pendre ma lyre
A la place d'un sabre, au fond d'un cabinet;
Et cette plume, au lieu d'écrire,
Sera mise sur mon bonnet (1).

SUR M. DE LA PLACE,

Traducteur du théâtre anglais, etc.

Allez voir la fleur des Picards;
Allez voir la fleur des vieillards:
Vous verrez que le tems n'apporte aucun dommage
A la grace naïve, à la franche gaieté;
Et qu'il fait à lui seul plus d'honneur à son âge,
Que tous ces vieux barbons, dont le nom est cité
Au livre de *Senectute*.

---

(1) Il étoit alors colonel de hussards.

IMPROMPTU

A madame de L***, qui demandoit deux vers. à l'Auteur.

Deux vers sont trop pour dire que l'on aime,
Un mot peut le dire de même ;
Mais cent chiffres jamais ne peuvent exprimer
Le nombre des raisons qu'on a pour vous aimer.

ÉPIGRAMME.

La Roche et Mons'Rouhé, liés d'amitié tendre,
D'un peu de haine un jour ne purent se défendre ;
Chacun d'eux dit alors que l'autre étoit un gueux.
Voyez, nous disions-nous, comme ils se calomnient!
Point du tout, les voilà qui se réconcilient
Afin de nous prouver qu'ils disoient vrai tous deux.

VERS.

AMOUR ET JALOUSIE.

L'AMOUR, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amans le ciel et l'enfer tour-à tour:
La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges.

INSCRIPTIONS DIVERSES

Dans un Temple à l'Amitié.

Aux loix du changement elle seule résiste;
Soumise à nos destins, sans varier comme eux,
Si nous souffrons, elle s'attriste,
Et jouit avec nous, si nous sommes heureux.

Du tems qui nous éteint son feu brave l'outrage,
Ses yeux plus indulgens que les yeux des amours,
Pardonnent à des traits défigurés par l'âge,
Et sa main nous soutient au déclin de nos jours.

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison

Amitié ! te faut-il des temples ici-bas?
Et pourquoi tous les cœurs ne t'en servent-il pas ?

Quel appui trouvons-nous au sortir du berceau ?
Qui sait nous consoler sur le bord du tombeau ?
C'est toi, douce amitié, délice de tout âge,
Volupté de notre ame et passion du sage !

Réfléchissons, et nous conviendrons tous.
Que notre cœur ne fût point fait pour nous.

O toi d'un cœur sensible, espoir ou récompense,
Bonheur de tous nos jours, soutien de tous nos pas,
Sainte amitié ! ne souffre pas
Que des ingrats nuisent à ta puissance.

*

Envain pour la matiere un esprit fort réclame,
L'amitié nous apprend que nous avons une ame.

* Au bonheur l'amitié sait joindre le repos;
Sa main de nos vieux ans, pare encore les ruines?
Des roses de l'amour arrachant les épines,
Elle épure ses biens et répare nos maux.

Contre les coups du sort te faut-il une égide?
Veux-tu voir dans tes maux ton courage affermi?
Ouvre ton cœur à ton ami
Ferme les yeux pour qu'il te guide.

(*) Bonheur de chaque état, volupté de tout âge,
Tu doubles nos plaisirs et tu charmes nos maux,
On te doit l'intérêt dans le sein du repos,
Et ton temple est voisin de l'humble toît du sage.

(1) Les inscriptions marquées d'une étoile ne sont pas de l'auteur.

Les dieux voulant nous rendre tous heureux,
Ont envoyé l'amitié sur la terre ;
Les passions lui prêtèrent leurs feux,
Et la raison lui prêta sa lumière.

Pour avoir ici bas le calme au lieu du trouble,
Pour voir nos biens portés au double
Et nos maux réduits à moitié,
Au lieu de la fortune, adorons l'amitié.

VERS

Au bas d'un groupe où le Tems étoit représenté serrant les nœuds de l'amitié.

O divine amitié ! ce tems qui nous outrage,
Loin de briser tes nœuds, les serre chaque jour ;
Veux-tu donc toute seule avoir cet avantage ?
Et ne diras-tu point ton secret à l'amour ?

A UNE TRÈS-BELLE DAME,

Dont les yeux étoient différens l'un de l'autre.

Du monde vous seriez la huitième merveille ;
Sur ses doigts Briarée eût compté vos appas,
Et trouvé que ses doigts ne lui suffisoient pas.
Vous n'avez point votre pareille,
Et chacun de vos yeux si doux,
N'a pas plus son pareil que vous.

VERS

POUR Mx. DE ***.

Sur l'amitié, sans toi peut-être,
Mon cœur en auroit plus appris :
En t'aimant j'ai cru la connoître,
En t'aimant mieux, j'ai vu que je m'étois mépris.

CHANSONS.

COUPLETS

EN ENVOYANT DES VOLANS

A Mc. DE S....

Sur l'air *de Gabrielle de Vergy.*

Vous les verrez d'un vol docile,
A chaque instant fuir loin de vous ;
Ils reviendront d'un vol agile,
A chaque instant chercher vos coups ;
Mais je crains bien que votre adresse
Ne leur prépare un sort affreux ;
Vous les repousserez sans cesse :
Ah ! ne me traitez pas comme eux.

POUR Mr. DE S....

Sur l'air : *Des fraises, des fraises*, etc.

Aimez-vous les vérités,
Je vous dirai les vôtres ;
C'est que vous nous rebutez,
Et que vous nous dégoûtez
Des autres, des autres, des autres.

VERS

Demandés par le Prince Henri de Prusse, qui vouloit fêter la naissance de sa sœur, la Duchesse douairière de Brunswich, mère du Duc régnant.

Sur l'air : *Je suis Lindor.*

Ce jour vit naître une sœur qui m'est chère :
Célébrez-la, chantez-la tous en chœur ;
Que vos accens partent du fond du cœur,
Pour mieux vous mettre à l'unisson d'un frère.

Si l'amitié me tenoit lieu de verve,
Je tenterois quelque chose de plus,
Et de beaux vers brillans de ses vertus,
Mettroient ma sœur au-dessus de Minerve.

Au sentiment Minerve inaccessible,
Fit préférer son esprit à son cœur;
En raisonnant tout aussi bien, ma sœur,
A la raison sut joindre un cœur sensible.

Minerve n'eut que son père pour mère
Et le traita par fois avec humeur,
Ma sœur encor sent tressaillir son cœur,
Aux noms si doux d'une mère et d'un père.

Dans sa sagesse et trop froide et trop fière,
Minerve a fui l'hymen avec dédain;
De sa sagesse il ne nous reste rien;
Ma sœur fut sage, et qui plus est, fut mère.

Minerve prit d'Ulysse un soin extrême;
Mais son héros fut moins brave que fin;
Ma sœur a mieux réussi dans le sien: (1)
On est plus sûr de ce qu'on fait soi-même.

---

(1) Le Duc régnant de Brunswick,

Ah! remplissez notre ame toute entière ;
Heureux accords, fraternels sentimens !
Doux souvenirs du matin de nos ans,
Charmez la sœur pour mieux charmer le frère.

COUPLET

DE L'AUTEUR

SUR SA MAISON EN POLOGNE.

Air : *Des fraises, des fraises*, etc.

L'on croit qu'il m'en coûte cher ;
Mais sans dépense aucune,
Ma maison a fort bon air,
Et par-tout il y fait clair
De lune, de lune, de lune.

CHANSON

Pour la fête du roi de Pologne, STANISLAS, duc de Lorraine.

RONDE.

Si l'on cherche un roi qu'on aime, (*bis.*)
On peut le trouver ici ;
Et qui nous aime de même,
On peut l'y trouver aussi.
Si l'on cherche un roi qu'on aime,
On peut le trouver ici.

Tous nos cœurs sont sa conquête, (*bis.*)
C'est sur eux qu'il règne ici ;
On fait aujourd'hui sa fête,
N'est-ce pas la nôtre aussi.
Tous nos cœurs, etc.

A nos respects il préfère (*bis.*)
L'amour qu'on lui porte ici ;
De sa cour il est le père,
De son peuple il l'est aussi,
A nos respects, etc. (*bis*)

Par-tout on pourroit en dire (*bis.*)
Tout ce qu'on en dit ici;
Car si de près on l'admire,
De loin on l'admire aussi.

Par-tout, etc.

Que parmi nous il s'arrête, (*bis.*)
Qu'il règne cent ans ici;
Nos vrais biens sont sur sa tête,
Nos beaux jours y sont aussi.

Que parmi nous, etc.

RONDE.

Etre jolie, être belle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Il faut être comme celle,
Comme celle que voilà.

Etre jolie, etc.

L'œillet, la rose nouvelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout celà,
Pour en parler près de celle,
Près de celle que voilà.
L'œillet, la rose, etc.

L'honneur, la gloire immortelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Il vaut mieux vivre avec celle,
Avec celle que voila.

L'honneur, la gloire, etc.

Un cœur tendre, un cœur fidelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela,
Si je ne puis plaire à celle,
Plaire à celle que voila.

Un cœur tendre, etc.

CHANSON.

Sur l'air : *A quoi s'occupe Madelon ?*

Tu m'aimas pendant un instant,
Je t'aimai toute ma vie;
Et le prix d'un amour constant,
Fut un amour d'un instant.

Pourrai-je cesser un instant
De t'adorer, ma Silvie,
Quand le prix d'un amour constant,
Seroit l'amour d'un instant.

Je feignis de ne plus t'aimer,
Je ne pouvois que le feindre;
Et peut-on cesser d'aimer
Qui ne cesse de charmer ?

COUPLETS

POUR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE,

Sur l'air *des Femmes vengées.*

Guerriers qui dans un grand renom,
Voulez chercher un nouvel être,
Voyez, suivez Henri le bon,
Vous n'aurez pas un plus grand maître.

« Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire,
Et joignez une hymne à la paix
A tous vos chants de victoire. »

Sachez de lui qu'un conquérant,
Jugé par tous tant que nous sommes,
Ne sauroit être le plus grand,
S'il n'est point le meilleur des hommes.

« Par la clémence, etc.

Dans ses triomphes les plus beaux,
Ainsi qu'au plus fort de l'orage,
Comme lui montrez le héros
Sous les dehors calmes du sage.

Par la clémence, etc.

N'allez point mettre au premier rang
Le trop funeste honneur des armes;
Lorsqu'Henri fait couler du sang,
Songez qu'il y mêle ses larmes.

Par la clémence, etc.

Vainqueurs, joignez ainsi que lui,
A l'art de battre l'art de plaire;
Qui bat, soumet son ennemi;
Qui plaît, soumet toute la terre,

« Par la clémence, etc.

COUPLET

Sur l'air : *Ne v'là t-il pas que j'aime.*

De l'amour nous suivons les lois
Chacun à sa maniere ;
Iris pour la première fois,
Et moi pour la dernière.

CHANSON.

LES MOEURS A LA MODE.

Air : *Bon soir la jeune fille.*

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer.
On peut être léger,
Sans risquer de déplaire.
Les tendres feux
Sont ennuyeux

Quand ils sont trop fidelles.
La constance est de mauvais ton ;
Nous n'avons plus de Céladon :
Et les dames trouvent fort bon,
Que l'on change comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin :
Ce qui plaît au matin,
Souvent le soir nous gêne.
Sans liberté
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun :
Plus de tyran, plus d'importun ;
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

COUPLET.

Sur l'air : *Dans un bois solitaire.*

DANS les jours de la folie
On jouit sans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Le bonheur n'est qu'un espoir ;
La vieillesse encor projette ;
Mais avant d'exécuter,
L'heure sonne, et l'on regrette
Sans avoir à regretter.

AUTRE.

Sur l'air : *Du haut en bas.*

JE suis aimé
De la bergère que j'adore,
Je suis aimé
De l'objet dont je suis charmé ;
Fortune que chacun implore,
Que peux-tu me donner encore,
Je suis aimé.

COUPLET

Ecrit sur une cocarde de papier attachée au chapeau du baron de Busenval.

Amour, si tu vois la figure
De ce chapeau,
Tu vas conformer ta coëffure
A ce chapeau;
Mais en vain mon talent s'éprouve
Sur ce chapeau,
Je n'ai pas tout l'esprit qu'on trouve
Sous ce chapeau.

CHANSON.

Air: *Un troubadour Béarnois.*

Allons tous deux vivre ailleurs,
Fuyons la cour et la ville;
Loin du bruit et des grandeurs
Choisissons un humble asile;
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'amour.

Entre ces sauvages monts,
Dans ce vallon solitaire,
Tous deux nous habiterons
Où tu vois cette chaumière;
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'amour.

Nous entendrons les concerts
Des oiseaux du voisinage,
Et des sapins toujours verts
Nous offriront leur ombrage;
Tout charme dans un séjour
Où l'on est avec l'amour.

Oublions avec Paris
Luxe, élégance et dorure;
Si pour nous l'art a son prix,
Il ne vaut pas la nature;
Et rien ne vaut un séjour
Où l'on est avec l'amour.

Nos cœurs dans des nœuds si doux
Béniront notre fortune;
Elle suffira pour nous,
Puisqu'elle sera commune;
Rien ne manque en un séjour
Où l'on est avec l'amour.

Ceux qui d'abord nous plaindront
De fuir vers ces lieux sauvages,
Peut-être eux-mêmes envieront
Notre chaume et nos bocages ;
Ils envieront un séjour
Où l'on est avec l'amour.

Ton bel âge sans mépris
Voit approcher ma vieillesse,
Et mes cheveux bientôt gris
N'effraieront point ta tendresse ;
Non jamais de ce séjour
Nous ne verrons fuir l'amour.

A MADAME DE C***,

POUR SA FETE,

LE JOUR DE ST-LOUIS

Air : *Je ne veux plus aimer Annette.*

CHANTONS versets, hymnes et proses,
Avec Louise, à tous refreins ;
Pour qui connoît le prix des choses
Les bons Louis sont de bons saints :

Devant eux, le vieillard, l'adulte,
A deux genoux sont en tout lieu;
Aux vrais Louis on rend un culte
Bien plus sincère qu'au vrai Dieu.

Mais bien qu'une image adorée
Trouve par-tout tant de dévots;
Bien que la légende dorée
N'ait point de plus brillans héros,
Tous les fidèles de l'église
De tant d'éclat moins éblouis,
De bien bon cœur, pour ma Louise,
Laisseroient là tous les Louis.

Voyez comme elle est belle, celle
Que célèbre ici notre amour;
Le soleil se cache, et c'est elle
Qui devient l'astre de ce jour;
Qu'importe que le temps se couvre?
Fut-il cent fois plus nébuleux,
On croit toujours que le ciel s'ouvre
Lorsqu'il offre un ange à nos yeux.

O ma Louise! heureux qui touche
De tes bras l'ivoire poli!
Qui d'un sourire de ta bouche
Croit voir son destin embelli!

Le doux son de ta voix s'accorde
Au doux feu qui luit dans tes yeux,
Et tes cheveux servent de corde
A l'arc du plus malin des dieux.

Envain Gérard qui l'auroit peinte
L'offriroit à l'œil éperdu ;
Qui n'aura fait que voir ma sainte
Peut dire encor qu'il n'a rien vu ;
Louise tendre, et douce et fière,
Cache sous des dehors si beaux
Un cœur de fille, un cœur de mère,
Un cœur d'ange, un cœur de héros.

D'une touchante bienfaisance
Elle aime et fait aimer les lois,
La gaieté moins que la souffrance
Sur cette belle ame a des droits ;
L'amour seul en secret l'accuse
D'être insensible à la pitié,
Et se plaint qu'elle lui refuse
Pour donner plus à l'amitié.

Fille de muse, leur commerce
Lui plaît, elle aime leurs travaux :

Ses maîtres, dans l'art qu'elle exerce,
Déjà ne sont que ses rivaux;
Bonne à voir, meilleure à connoître,
Parfaite en tout, hors en un point,
Louise a peu de goût, peut-être,
Car elle ne s'admire point.

COUPLETS

Chantés à St.-Germain, pour la convalescence de monsieur Dubreuil, médecin, par madame de Tott, qu'il avoit tirée d'une maladie mortelle.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

En sortant d'une nuit profonde
Je reprends un être nouveau:
Quand on revient de l'autre monde
On trouve celui-ci bien beau;
Tout rit à la foible Sophie,
Tout conspire à la ranimer,
Et celui qui lui rend la vie
La lui fait encor mieux aimer.

Sans le nommer, rendons hommage
Aux vertus de mon bienfaiteur ;
C'est lui dont l'art fait vivre un sage, (1)
Cher au monde et cher à son coeur ;
C'est lui de qui l'esprit modeste
Se connoît à peine à moitié ;
Enfin c'est celui dont Oreste (2)
Eût pris des leçons d'amitié.

Immolant à la sombre étude
Et ses loisirs et sa santé,
Il veille dans la solitude
Au bien de la société ;
Froid misantrope en apparence,
Il aime les humains qu'il fuit ;
Mais il craint la reconnoissance,
Et le bien qu'il fait lui suffit.

Combien je lui causai d'alarmes,
Et combien j'en eus à mon tour ?
Que j'ai versé pour lui de larmes,
Quand mes yeux se rouvroient au jour !

---

(1) M. le Maréchal de Beauveau.

(2.) Il étoit l'ami intime de M. Peyréja

Déjà la mort vindicative,
En le frappant nous frappoit tous :
Dieux ! crioit-on, faites qu'il vive ;
Soyez-lui ce qu'il fut pour nous.

A nos vœux la Parque docile
Retire son fatal ciseau ;
Le fil de cette vie utile
Doit être filé de nouveau :
L'espoir à la crainte succède,
Des dieux on reconnoît la main :
Ils avoient besoin de son aide
Pour conserver le genre humain.

COUPLETS

A une dame nommée Françoise, le jour de sa fête, chez le P. H. de Prusse.

Air *du Vaudeville de Tom-Jones.*

Le bon François, moine par excellence,
Depuis long-tems est bien déchu ;
Mais il est moine, et veut en conséquence
Regagner plus qu'il n'a perdu :
La foi, dit-il, cesse d'être efficace

***

Depuis que l'homme ouvre les yeux;
Remplaçons la foi par la grace,
Les choses n'en iront que mieux.

Ne vois-je pas dans ces lieux une belle,
Qu'un sage adore sous mon nom?
Dieu me la montre, il faut me servir d'elle,
Tout moyen pour mon ordre est bon.
Céleste objet des plus flatteurs hommages,
Soyez propice à mes desseins;
Lorsque l'on peut tant sur les sages;
Ne pourroit-on rien pour les saints?

Vous savez comme à la terre asservie
J'imposai mes très-humbles lois;
Mon pouvoir tombe, et François vous confie
Ses intérêts avec ses droits:
Pour ces tems-ci ma règle est trop austère;
Les coeurs sont durs, soyons plus doux;
L'art de régner, c'est l'art de plaire,
Françoise, et c'est affaire à vous.

Le monde aveugle, en son erreur profonde,
Prend mes enfans pour des cafards;
En bon chemin vous remettrez le monde,
En l'éclairant de vos regards;

Un mot de vous fera tomber les armes,
Et du sophiste et du moqueur ;
L'esprit à l'aspect de vos charmes
Passe dans le parti du cœur.

Sous mon vieux froc, il faut, quoique l'on fasse,
Que le bon sens reste étouffé ;
Votre coëffure a bien meilleure grace,
Aussi de vous tout est coëffé ;
Montrer Françoise est une sainte ruse
Pour forcer à d'éternels vœux ;
De mon cordon la trame s'use,
Tout, jusqu'au tems, serre vos nœuds.

Mais quand mon cœur à cet espoir se livre,
Le premier point reste en oubli ;
Il faut songer que tout moine doit vivre,
Et sur-tout vivre aux frais d'autrui :
Nous vivions tous du beau droit de la quête ;
Ce droit aussi nous est ôté ;
Exercez le droit de conquête :
Amour fait plus que charité.

A nos besoins c'est Dieu même qui veille ;
En vous voyant, oui, je le vois ;
Pour opérer chez nous une merveille,

D'une merveille il a fait choix :
Voilà mes vœux, le ciel les trouve étranges ;
Et Françoise y fait des jaloux ;
Mais si je vous préfère aux anges,
C'est qu'ils ont moins d'esprit que vous.

LE BON AVIS,

COUPLET.

FAISONS l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits :
La guerre au monde est un peu chère ;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère,
Soient tour-à-tour serrés de près ;....
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après.

COUPLETS.

Air *du Vaudeville de Tom-Jones.*

LA COMTESSE D'U*** A MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'A***.

ENFIN le sort, pour combler notre envie;
Nous réunit à vos genoux;
Il est bien doux de vous devoir la vie,
Plus doux de vivre auprès de vous.
Mieux que le sang votre bonté nous lie;
Et nous doutons en vous voyant,
Si c'est la mère ou bien l'amie
Qu'on chérit le plus tendrement.

LE DUC DU***.

En vous l'esprit, la douceur et la grace
Sont d'accord pour charmer les cœurs;
Sur chaque instant que près de vous on passe,
Vous semez de nouvelles fleurs;

Selon nos vœux votre amitié touchante
Se répand sur chacun de nous :
Chacun de sa part se contente,
Et jouit de celle de tous.

MAD. DE G***.

Nous ignorons dans notre trouble extrême,
Si nos efforts vous auront plu ;
Par grâce, au moins, n'accusez que vous-même
Du peu de succès qu'ils ont eu ;
Chacun de nous avoit perdu la tête ;
Sur vous tous les yeux sont tournés.
On vous préparoit une fête,
Et c'est vous qui nous la donnez.

MAD. DU***.

Vous avez l'art d'effacer les plus belles,
Et de fixer les moins constans ;
Pour vous le tems et l'amour n'ont point d'ailes,
Pour vous l'envie est sans serpens.
A tant d'attraits, à de si douces armes,
Quels hommages ne sont pas dus ?
C'est un tribut que tous les charmes
Font rendre à toutes les vertus.

LA COMTESSE DU***

A Madame Daremberg qu'elle appelloit sa sœur dans son enfance.

Vous, que pour sœur j'avois si bien choisie,
Avant l'âge de faire un choix ;
Vous, qu'à ces lieux toute la France envie,
Dès long-tems sur vous j'ai des droits.
Sachez aimer comme vous savez plaire ;
Votre cœur se doit à nos cœurs ;
Et par tendresse pour le frère,
N'allez pas oublier les sœurs. (1)

COUPLET

Sur un défi de rimer en *oncle*.

Air : *Que ne suis-je la fougère !*

On veut que je rime en *oncle*,
Plaignez ma condition ;
Rime en *oncle* ne fut *onc le*
Refrein d'une chanson.

---

(1) Ces couplets ont été faits chez le duc d'U***, à l'occasion d'une fête donnée chez lui pour le mariage du duc d'A*** avec mademoiselle de L***.

Pour finir je prendrai *donc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encor plus à mon *oncle*
De rime que de raison.

COUPLETS.

M. de Bouflers ayant été envoyé à ***, pour complimenter madame de ***, fit à son retour les couplets suivans.

Air: *Et j'y pris bien du plaisir.*

ENIVRÉ du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,
Dans une chaise de poste
Je me campe fièrement,
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade (1).
Et que lui se porte bien.

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux:

---

(1) Il avoit une fluxion sur la joue.

La princesse boursoufflée,
Au lieu d'une en avoit deux;
Et son altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Princesse, le roi mon maître
Pour ambassadeur m'a pris :
Je viens vous faire connoître
L'amour dont il est épris :
Quand vous seriez sous le chaume,
Il donneroit, m'a-t-il dit,
La moitié de son royaume
Pour celle de votre lit.

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

La princesse à son pupitre
Compose un remercîment;
Elle me donne une épître
Que j'emporte lestement;
Et je m'en vais dans la rue,

Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

De ces beaux lieux en revenant
Je quitte l'excellence,
Et je reçois pour traitement
Cent vingt livres de France (1).

(1) Le prix de la poste.

COUPLETS

POUR LA CONVALESCENCE

DE Mr. LA Mse. DE MIREPOIX

Qui s'étoit cassé la jambe à l'âge de quatre-vingt deux ans, et qui au bout de deux mois vint à une fête que sa famille lui donnoit pour célébrer son rétablissement.

Sur l'air *de Gabrielle de Vergy*.

VENEZ à nous, venez vous-même
Combler tous nos vœux aujourd'hui;
Montrez que tout ce qui vous aime
Conserve son plus cher appui :
Nos ennuis, nos peines cruelles,
Prompts à fuir quand vous paroîtrez,
S'envoleront à tire d'ailes,
Au premier pas que vous ferez.

Avez-vous bien senti l'atteinte
Du coup qui nous a tous frappés;
A votre calme, à notre crainte,
Tous les yeux se seroient trompés ;

Notre douleur, votre constance,
Nos larmes et votre amitié,
Nous donnoient l'air de la souffrance,
A vous, celui de la pitié.

La bonté du ciel vous réserve
Pour le bonheur de nos neveux.
La nature avec soin conserve
Ce qu'elle fit jamais de mieux;
Le tems, pressé de tout détruire,
Vous traite avec ménagement;
Le hasard seul pourroit vous nuire,
On sait qu'il ne voit ni n'entend.

AUTRES

SUR LE MÊME SUJET.

Air des Folies d'Espagne.

Dieux qui voyez comme elle nous est chère,
Dieux qui voyez des transports si touchans,
Prenez tous soin de la plus tendre mère,
Pour le bonheur des plus tendres enfans.

Elle eut de vous un don bien digne d'elle,
Celui de plaire autant qu'elle vivra;
Accordez-lui, pour la rendre immortelle,
Celui de vivre autant qu'elle plaira.

LA FEMME ET LE PHILOSOPHE,

CHANSON.

Air : *L'avez-vous vu mon bien aimé?*

LE PHILOSOPHE.

Pour la raison
C'est un poison
Que d'avoir l'ame tendre.

LA FEMME.

De ce poison
N'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison!
Triste poison!

LA FEMME.

Charmant poison!
Triste raison!

LE PHILOSOPHE.

Point de poison,
A la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison,
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

COUPLETS.

Mademoiselle de B** pour qui ils ont été faits, conservoit la fraîcheur de son teint avec des blancs dœufs.

Air : *O ma tendre musette.*

Gens de Paris, vous êtes
Sans esprit, sans attraits;
Jamais sur vos toilettes
Vous n'avez mis d'œufs frais:
Voyez mademoiselle,
Qui ne manqua jamais
D'ôter, pour être belle,
La vie à six poulets.

Tous les jours ses gros charmes
Sont armés d'un couteau;
Le poulailler en larmes,
La prend pour son bourreau:
La fille d'un air ferme,
Met les œufs en éclats;
Elle y trouve le germe
De cent nouveaux appas.

D'une action si dure,
La poule en vain se plaint,
Le coq en vain murmure
Du besoin de son teint,
Plus fraîche que l'aurore,
La vierge s'embellit;
La poule gronde encore,
Mais le coq applaudit.

LE FILS NATUREL.

Air : *Dans cette aimable solitude.*

O toi qui n'eus jamais du naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisse-tu ne jamais connoître
L'erreur qui te donna le jour.
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait.
Et que l'envie,
Toute la vie,
Ignore ou taise son secret.

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits;
Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,
L'honneur t'en fait la dure loi,
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira qelque don nouveau:
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connois ta mère,
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir:
Mais par tendresse,
Mais par foiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras,
Tour à tour dans ses bras te prendre
Et te remettre entre mes bras.
Connois ta mère, etc.

RONDE DIALOGUÉE,

Pour la guérison de Me. de Monc***, chantée entre madame *Dugason* et Mr. *Michu*.

Air : *N'allez pas mordre à la grappe.*

Me. DUGASON.

Qu'eux ennuis ! mais j'en somm' quitte,
Adieu crainte, adieu chagrin :
La voilà qui ressuscite,
Je r'verrons des jours sereins.

M. MICHU.

Mais c'te chienn' de maladie,
Dit' nous donc ce que c'étoit ?

Mr. DUGASON.

C'étoit une épidémie,
Car chacun s'en ressentoit.

M. MICHU.

Oi, j'aviòns tous qu'euqu' vertige,
J'nons jamais vu tant d'tracas.

Mc. DUGASON.

Dam; frappez l'arb' sur la tige,
Toutes les branch' tomb't à bas.

M. MICHU.

C'est un mond' que c'te famille.

Mc. DUGASON.

Dam', ça s'peut se croire aisément,
N'y a qu'à bien aimer la fille,
Et d'la mère on d'vient l'enfant.

M. MICHU.

All' qu'avoit tant de cervelle,
An' n'ommoit rien par son nom (1).
Ct'ange qui veilloit près d'elle,
All' disoit : *c'est un démon.*
Jour et nuit l'démon s'démène,
Il a beau faire et crier,
P'tit démon perdoit sa peine
Sans l'secours d'un grand sorcier (2).

---

(1) Madame de B., sa nièce, qui la tourmentoit de ses soins, et qu'elle appelloit son petit demon.

(2) Monsieur Barthez, médecin.

Mᵉ. DUGASON.

Drès que l'sorcier s' présente,
V'là qu'la mort se met à fuir,
V'là qu' la dam' est mécontente
Qu'on l'empêche de mourir.
All' se fâch', le sorcier gronde,
Il devient l' maître céans;
C'est le premier homm' du monde
Pour apprendre à vivre aux gens.

M. MICHU.

Montre-nous c'te bonne amie
Qui disoit, près d'ell', tout bas:
Si l' bon Dieu m' la rend en vie,
Les pauv' gèns n' s'en plaindront pas.

Mᵉ. DUGASON.

Non, j' craignons sa crainte extrême
Qu' son secret n' soit répété.

M. MICHU.

Bon, jusqu'aux p'isonniers même
Peuv' le dire en liberté.

Ça doit faire un' riche' dame?

Mc. DUGASON.

Aucun pauvr' n'en doutera.

M. MICHU.

Ça doit faire un' bonne femme!

Mc. DUGASON.

Et sans êt' plus bêt' pour ça.

M. MICHU.

L'esprit, l'or et la noblesse,
Tout c'la n'est beau qu'à moitié;
C' qu'est beau, c'est d'êt'la maîtresse
Qui donn' des l'çons d'amitié.

COUPLET

Chanté devant le prince Henri, dans une fête donnée à St.-Ouen.

Air *de la Romance de Richard.*

POUR vous tout se déclare;
On diroit que Paris
Confond les deux Henris
De Prusse et de Navare.

Nous nous plaisons à vous nommer,
Nous sommes fiers de vous aimer ;
Prince, on peut vous en croire :
Dites-nous sans détour,
Si toute votre gloire
Vaut mieux que notre amour.

CHANSON

A MADAME DE L***,

A qui madame de L***, sa grand'mère, et tante de l'auteur, avoit donné pour étrennes un fichu de tourrière et un tablier de cuisinière garnis de dentelles.

Air : *Phlilis demande son portrait.*

A LA CUISINIÈRE.

J'APPLAUDIS à l'emploi nouveau
Qu'on donne à ma cousine ;
Jamais aussi friant morceau
N'entra dans la cuisine :
Elle auroit tort de répugner
A l'état qu'elle embrasse ;
C'est où le bon goût doit régner,
Qu'elle est mieux à sa place.

On sait que des goûts délicats,
Son goût est le modèle;
Ceux même qui ne le sont pas,
Le deviendroient pour elle;
Mais, ma tante, on vous avertit,
Que votre cuisinière
Ne sait qu'éveiller l'appétit,
Et point le satisfaire.

A LA TOURRIÈRE.

Vous en qui mon œil prévenu
Vit une cuisinière,
Passez-moi d'avoir méconnu
La plus digne tourrière.
Pieux costume, doux maintien,
Prévenance discrète:
O ma tourrière! on le voit bien,
Au tour vous êtes faite.

Entre la grille et les mondains,
Ma divine tourrière
Semble habiter sur les confins
Du ciel et de la terre.
Tous deux, à son aspect, émus,
Doivent rendre les armes;
Les immortels à ses vertus,
Les mortels à ses charmes.

COUPLETS

A UNE DAME MAL PEIGNÉE.

Air ; *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Aux attraits les plus séduisans,
A la beauté la plus soignée,
Je préférerai constamment,
Qui donc? S.... la mal peignée.

Sur sa raison les envieux
N'ont jamais pu trouver à mordre;
Et ce n'est que dans ses cheveux
Qu'on apperçoit quelque désordre.

De l'amour c'est un trait nouveau;
S.... Il venge son injure:
Il n'a pu troubler ton cerveau,
Il s'en prend à ta chevelure.

COUPLETS

Sur le retour de monsieur de Choiseuil à Paris.

Air : *A la venue de Noël.*

Ici, que tout soit réjoui,
Voici la fin de notre ennui ;
Quelqu'un nous revient aujourd'hui
Qui nous rendra gais comme lui.

Quand de chez nous on l'exila,
Chez lui toute la France alla;
Il fallut qu'on le rappellât
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera ;
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en aidera.

A UNE DAME

Qui demandoit à l'auteur un madrigal ou une satire.

Vous vous montrez Iris à vous même contraire
Dans les dons que vous unissez,
Vous êtes philosophe et vous savez nous plaire ;
Vous êtes femme et vous pensez.
Le madrigal et la satire
Trouveront à vous peindre un embarras égal,
Et qui parle de vous a même peine à dire
Assez de bien qu'un peu de mal.

POUR Mᵉ. DU DEFFANT,

DE LA PART

DE Mᵉ. DE LUXEMBOURG, (1)

Qui lui avoit donné pour étrennes une parure de couleur bleue.

Etes-vous l'envoyé de Dieu ?
Descendez-vous de ce beau lieu
Où tout est tapissé de bleu :
Tout en vous me l'atteste ;
Tête bleu,
Ventre bleu,
Vous êtes céleste.

Si j'avois gagé, palsanbleu,
J'aurois perdu, mais de bien peu ;
Vous avez en effet beau jeu

(1) Madame de Luxembourg avoit demandé à M. de Boufflers une chanson avec tous les juremens en bleu.

Pour nous donner le change ;
Car morbleu,
Ce corbleu
Loge un esprit d'ange.

COUPLETS

A une Dame qui faisoit le portrait de l'Auteur.

Air : *Je vis Cloris, bientôt j'aimai.*

D'UN procédé sûr et nouveau,
Vous vous servez, ma jeune Appelle ;
Pour animer votre tableau,
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre ;
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre ?

De mon secret, votre talent
Vous instruira bientôt lui-même ;
Quand mon portrait sera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

A Mᵉ. DE B..,

A qui l'on avoit donné six douzaines de paires de gants pour ses étrennes.

Sur l'air *de Joconde.*

FILLE du ciel, au maintien doux,
A la noble apparence,
Tout ce qui nous touche est en vous,
Grâce, esprit, innocence;
Pour qui voit tous vos traits charmants,
Vous êtes une Astrée;
Mais pour qui verroit tous vos gants,
Vous seriez Briarée.

Air: *Monsieur le prévôt des Marchands.*

Sur le phœnix, tous les savans
Sont en débat depuis long-tems,
Savoir s'il est mâle ou femelle:
Les juges les plus clairvoyans
N'ont pu décider la querelle,
Et vous seule en aurez les gants.

Vit-on quelqu'un chez nos aïeux
Plaire à l'esprit autant qu'aux yeux,
Montrer une sagesse aimable,
Une raison mûre au printems,
Un cœur tendre mais imprenable?
Non, vous seule en aurez les gants.

Où rencontrer une beauté
Sans défauts et sans vanité,
Vertu sous les grâces cachée,
Esprit caché sous le bon sens?
Salomon en vain l'a cherchée,
Et vous seule en avez les gants.

CHANSON

Sur trois dames, amies de l'Auteur, dont le nom commençoit à l'une par un A, à l'autre par un B, et à la troisième par un C.

Arts, sciences, philosophie,
A vous suivre j'ai renoncé,
Et je ne veux plus de ma vie
Etudier que l'A B C.

Mais l'étude que je projette
Veut un travail un peu forcé :
Agathe, Belise et Colette
Font ensemble mon A B C.

Dans une plus belle science
L'esprit ne peut être exercé :
C'est amour, bonheur et constance
Qu'on apprend dans mon A B C.

Vous, messieurs de l'académie,
Tout faux orgueil à part laissé,
Ne vous prendroit-il point envie
De vous remettre à l'A B C ?

COUPLETS

SUR M. DEVEAU.

Air *de la Camargo.*

Si monsieur Deveau
Etoit un peu beau,
Que monsieur de Beauveau
Fut un peu moins beau ;
Ce monsieur Deveau
Seroit un Beauveau,

Et monsieur de Beauveau
Ne seroit qu'un veau.

Si le frère
De ma mère
Par hasard eût été veau ;
Ses parentes
Et mes tantes
Seroient un troupeau
De nymphes Io.

Hélas ! s'il étoit veau,
Ce valeureux Beauveau
Que toute sa famille redoute,
Je me doute
Que la croûte
D'un grand godiveau
Seroit son tombeau.

REPONSE IMPROMPTU,

A une plaisanterie sur le même air que la mère de l'Auteur avoit faite contre lui.

Air : *Je chercherai mon Ismène.*

De votre satire amère
Je ne suis pas fort surpris,
De votre gloire légère
Je ne suis pas fort épris ;
Et puis, et puis,
Beaucoup de vos vers, ma mère,
Ne sont que vos petits fils.

CHANSON.

Air : *Dans ces désertes campagnes.*

On dit qu'amour pour mon âge
A moins d'attraits que de dangers ;
On le dit : mais ce langage
Trouble mon cœur sans le changer.
Ces discours dans vingt ans même
Seroient encore superflus ;
On est jeune tant qu'on aime,
On est vieux dès qu'on n'aime plus.

COUPLET.

Air : *Du haut en bas.*

A critiquer
Vous mettez un soin inutile
A critiquer
Un auteur qui peut s'en piquer;
Car s'il n'est pas des plus habiles,
Au moins ses vers sont-ils faciles
A critiquer.

CHANSON
POUR MADAME ***.

Sur l'Air *de Gabrielle de Vergy.*

Lorsque je me plains de ma chaîne,
conviens que j'en ai bien sujet:
En vain je te choisis pour reine,
Tu me refuses pour sujet:
Plus tu vois mon ardeur extrême,
Plus ton air est indifférent;
Et je vois trop bien que je t'aime,
Comme les gueux aiment l'argent.

RONDE

CHANTÉE EN ALLEMAGNE, CHEZ LE PRINCE HENRI, A LA FÊTE D'UNE FRANÇOISE.

Air : *Adieu donc, dame Françoise.*

TROUVEZ bon, dame Françoise,
Que pour vous tout s'mette en train ;
Si not'joie a peu de frein,
N'allez pas nous chercher noise ;
Songez que pour ce séjour
Ce jour-ci c'est un biau jour,
Et qu'la fête à dam' Françoise (*bis.*)
Est la fête à not'amour.

Oui, j'laimons c'te dam' Françoise ;
Quoique j'sommes tous allemands,
All' n'entend nos complimens
Plus ni moins qu'une iroquoise ;

J'avons pas non plus l'pouvoir
De comprend' tout son savoir ;
Mais la mine à dam' Françoise (*bis.*)
Parle à tout c' qui peut la voir.

L'on prétend que dam' Françoise
Est méchant' pour les méchans ;
Mais aussi qu' pour les bonnes gens
Tout bon' ment all' s'apprivoise ;
All' distingue ben à propos
Les cœurs vrais et les cœurs faux,
Et l'on trouve à dam' Françoise (*bis.*)
Plus d'esprit qu' son corps n'est gros.

Ne dit-on pas, dam' Françoise,
Que j'navons des yeux qu' pour vous ;
C'est vous qu'en a pour nous tous,
Puisqu'ils sont grands d'une toise :
Dam' faut qu'un trou n' soit pas p' tit
Pour passer tout vot' esprit ;
Car tout c' que dit dam' Françoise, (*bis.*)
Dans ses yeux est en écrit.

COUPLETS

Pour madame et mademoiselle de G*, mère et fille dames Suédoises.**

Sur l'air : *Que ne suis-je encore un enfant !*

De la tige et du rejeton
La différence est peu de chose ;
La fille est le tendre bouton,
La mère est la brillante rose.

Trop ému pour bien décider,
Je vois leurs charmes sans comprendre
Comment l'une en a pu garder
Autant que l'autre en a su prendre.

Rivales au cœur généreux,
Le bel exemple que le vôtre !
En préférant l'une des deux,
L'on est certain de plaire à l'autre.

***

LES TROIS JOURS DE LA VIE,

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

Air : *Je n'ai pour toute maison.*

Toujours ma condition
En expirant est de renaître,
Et pour me donner mon nom
On attend que je cesse d'être :
Mon successeur est aujourd'hui,
Hier je m'appelois comme lui ;
Mais à son tour, il est certain
Qu'il portera mon nom demain.

Du tems qui vient et qui fuit
Je coupe l'intervalle immense ;
Par moi le passé finit,
Et par moi l'avenir commence :
Malheureux mortel, saisis moi,
De tes jours je suis seul à toi ;
Hier n'est plus rien à tes yeux,
Et demain ne vaut guères mieux.

Demain est un jour qui fuit
Lorsquer nous coyons qu'il s'avance ;
Au milieu de chaque nuit
Il perd son nom dès sa naissance :
Dès qu'on croit s'assurer de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui ;
Jamais encore aucun humain
N'a pu voir arriver demain. (1)

(1) Ce couplet est de Piron.

FABLE

IMITÉE DE L'ITALIEN.

LE SINGE ET L'AMOUR.

Un vieux singe ridé, monstre de corps et d'ame,
Avoit vu quelquefois, dans l'ombre des forêts,
Le dieu d'amour lancer ses traits
Sur quelques jeunes cœurs rébelles à sa flamme;
L'animal veut avoir son tour,
Se flattant de tirer aussi droit que l'amour.
Un jour que sans soins, sans alarmes,
Cet enfant désarmé dormoit nu sur des fleurs,
Le drôle en tapinois s'en va prendre les armes
Et tous les attributs de l'ennemi des cœurs;
Mais il n'en prit pas tous les charmes:
Il entoure son front du céleste bandeau,
Son dos noir est couvert de la trousse dorée,
D'une main il tient l'arc, de l'autre le flambeau;

LE SINGE ET L'AMOUR.

Marillier inv. *Dupreel sculp.*

Nimphes, défiez vous d'une belle apparence.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Semblable, à son avis, au fils de Cithérée,
Excepté qu'il se croit plus beau.
Le monstre ainsi paré, fièrement se promène,
Comme un sot qui viendroit d'entrer en dignité;
Dans sa marche il arrive au bord d'une fontaine,
Et s'y mire avec volupté.
Est-ce moi, disoit-il, je ne le crois qu'à peine,
Je n'avois pas encore si bien vu ma beauté,
Je suis le dieu d'amour; cet autre si vanté
Ne seroit près de moi que le dieu de la haine;
Il se plaindra du vol, mais on n'en croira rien,
En voyant à quel point tout ceci me va bien;
Puis il tourne ses pas vers un bois solitaire,
Et s'y met à l'affût comme auroit fait l'amour,
Imitant son maintien, ses ruses, son mystère,
Comme lui craignant le grand jour,
Car le grand jour sert mal quiconque veut mal faire.
A peine est-il posté qu'il voit à quelques pas
Venir une beauté comme l'on n'en voit guère,
Une beauté qu'ennuyoient ses appas,
Une beauté qui s'affligeoit de plaire,
Et qui ne trouvoit d'agrémens
Qu'a fuir une foule d'amans.
Tous les traits s'émoussoient contre ce cœur revêche:
Amour l'avoit souvent guettée en cet endroit,

(Mais en vain); l'autre amour vous apprête une flèche
Et la perce aussitôt d'un coup de mal-adroit,
Tant l'aveugle hazard souvent fait tirer droit.
Voilà notre belle enflammée
D'un feu qu'on ne connoît que quand on l'a senti,
Et qui tout à la fois interdite et charmée,
Cherche des yeux la main d'où le trait est parti.
L'amour depuis long-tems observoit la méprise;
Il en a ri d'abord, mais il s'indigne enfin;
Sur le masque insolent il s'élance soudain,
Et le dépouille aux yeux de l'amante suprise,
Qui, tirée à la fin d'erreur,
Dans l'un d'eux voit son maître, et dans l'autre un voleur.
Nymphes, défiez-vous d'une belle apparence,
En tout pays et même en France.
Si j'ai pour lecteur un amant,
Il doit trouver encore un sens en cette fable:
Un amour imposteur peut séduire un moment;
Mais le cœur détrompé revient au véritable.

LES DEUX PINÇONS,

FABLE.

CERTAIN petit pinçon, né natif de sa cage,
Du mieux qu'il pouvoit, consoloit
Un de ses parcils, d'un autre âge,
Que l'on avoit pris au filet,
Et logé depuis peu sous le même grillage.
Mon père, je vous plains, disoit le jeune oiseau;
Mais de tant de regrets je ne vois pas la cause:
Manque-t il ici quelque chose?
Ne nous donne-t-on pas notre millet, notre eau,
Et le matin du sucre, et le soir du gâteau?
La fille du logis nous aime,
On en juge à ses petits soins;
Essayez de l'aimer de même,
Alors qu'on aime on souffre moins.
Je sais, moi, qu'elle ne désire
Rien tant qu'adoucir votre ennui,
Elle vous parle, parlez-lui.

De nos maux, la crainte est le pire ;
Toute fille a d'ailleurs un ramage si doux,
Qu'on la prendroit pour un de nous,
Et c'est comme une sœur à qui l'on peut tout dire.
Celle-ci prend soin de m'instruire,
Et grace à ses leçons, sans avoir voyagé,
Vous n'imaginez pas la science que j'ai.
Dès que j'ai sur mes flancs senti battre mes ailes,
Voilà que le désir me prend,
De fuir vers ces forêts que vous dites si belles,
Et qui doivent prêter leurs ombres maternelles
A mille et mille oiseaux dont je me crois parent.
Je fis ma confidence à ma seconde mère,
Qui me répondit en pleurant :
Pauvre petit ami, quoi ! vous prétendez faire,
Dans les airs, le métier de chevalier errant.
Je sens, lui dis-je, en moi quelque chose de grand,
Qui n'annonce rien moins qu'un pinçon ordinaire ;
Je veux tenter fortune et m'abandonne au sort.
Des pinçons mes aïeux, je veux voir la patrie,
On se plait au berceau de ceux de qui l'on sort.
Pauvre petit ami, dit encore mon amie,
Vous allez en terre ennemie,
Hélas ! pour y trouver la mort ;
Connoissez mieux les bois, la paix en est bannie.

Le plus fort y domine et le plus foible a tort;
Et que peut espérer un pinçon, je vous prie,
Dans le domaine du plus fort?
Ces discours, j'en rougis, ont vaincu mon courage,
Et j'ai fait, non sans quelque effort,
Vœu de clôture dans ma cage.
En effet, dans vos bois on ne vit qu'à demi,
Là, jamais de nos ans la trame n'est complette,
Et la race pinçonne, à l'escrime peu faite,
A toute heure y rencontre un nouvel ennemi.
Vers minuit sous la feuille êtes-vous endormi,
Gare le chat-huant et gare la belette;
Au lever du soleil, l'oiseleur a son tour;
Si vous vous éloignez des piéges qu'il vous dresse,
Un chasseur vient sur vous éprouver son adresse;
Au chasseur échappé, vous trouvez le vautour....
Toujours fuir! à ce prix, la vie est par trop chère;
Mais c'est peu du péril auprès de la misère:
Tantôt la soif, tantôt la faim;
Point d'eau dans les chaleurs, en hiver point de grain;
Et puis le grand air est mal sain,
A ce que dit mademoiselle,
On change de climat du soir au lendemain,
Samedi l'on brûloit et Dimanche l'on gèle...
Dites si l'on m'a fait un rapport infidèle,

Et croyez-vous, d'après cela,
Qu'on soit plus mal ici que là?
Mais vous restez muet; répondez-donc, mon maître.
Ami, dit le captif encore plus attristé,
Sois heureux, puisque tu peux l'être
Dans la prison qui t'a vu naître;
Moi, j'ai connu la liberté.

LE RAT
BIBLIOTHÉCAIRE,
FABLE.

Qu'on dise, si l'on veut, que les rats sont des bêtes;
Pour moi, mille raisons me les font estimer;
Mille femmes d'esprit en logent dans leurs têtes,
Et certes ce commerce est bien propre à former.

Timides commenseaux dont la plupart des hommes
Font rarement assez de cas,
Ils n'en pensent pas moins quoiqu'ils ne parlent pas;
Différens en ce point de tous tant que nous sommes,

Que dis-je ? ils ont du goût pour les arts libéraux,
Et dans plus d'un grenier se trouvent des musées
A l'usage des rats amateurs de tableaux ;
Ils tiennent aussi des lycées,
Où plus d'un critique mordant
A plus d'un pauvre auteur donne des coups de dent ;
Plusieurs d'entre eux, vrais petits gnomes,
S'exercent sous la terre au métier des mineurs ;
D'autres, dans les donjons, rusés observateurs,
Se donnent des airs d'astronomes.
Ils ont, ainsi que nous, des savans de tous rangs,
Ainsi que nous encore ils ont des ignorans ;
Bref, en petits formats ce sont nos seconds tomes.

Mais je veux parler dans mes vers
Du premier rat de l'univers ;
C'étoit Grignot, l'honneur de la nation grise ;
Le monde entier voyoit Grignot avec surprise,
Tous les siens étoient fiers d'un aussi docte rat ;
Rat de ville ou des champs, ou de cave, ou d'église,
Pas un seul, dieu merci, qui ne le vénérât ;
Tous en pélerinage arrivoient d'une lieue,
Pour baiser le bout de sa queue ;
Rates et rats de tout pays
Envoyoient leurs enfans en foule à son école,

Comme si c'eût été Pic de la Mirandole
En fourrure gris de souris.
De lui toute sa classe est enthousiasmée,
Les autres professeurs de lui sont tous jaloux;
On voit que c'est comme chez nous:
Mais qu'importe à la renommée,
Son favori craint peu les envieux;
Et quand ils seroient une armée,
Ne sont-ils pas à terre, et lui parmi les dieux?

C'est assez discourir, venons à notre affaire:
Ratapolis vouloit un bibliothécaire
Pour soigner un dépôt trop long-tems négligé;
Le rat, qu'auparavant on en avoit chargé,
Faute de savoir lire avoit eu son congé,
Chose que parmi nous souvent on devroit faire.
Notre docteur, nommé par acclamation,
Entre aussitôt en fonction;
Aux plus petits détails il donne un soin extrême;
Point d'objet qui par lui ne soit coté, noté,
Et de sa patte étiqueté;
Car le docteur a pour système,
Qu'un bon chef doit tout voir, tout faire par soi-même.

Il rassemble d'abord les mémoires des rats,
Pour servir à quiconque écrira leurs histoires;

Et puis les manuscrits des chats,
Comme pièces contradictoires ;
Il sauve, non sans peine, un gros tas de journaux,
Gardés dans le dessein d'allumer des fourneaux,
Et des ballots d'écrits que nos savans ignorent,
Et mille poëmes charmans,
Et cent mille jolis romans
Que nous ne lisons point, mais que les rats dévorent;
Et les bons mots de Psicarpax,
Et la morale de Rapax;
Et sur-tout le récit de ce fameux voyage,
Que jadis un rat en bas âge,
A l'exemple d'Hannon, entreprit le premier,
Lorsqu'il osa franchir l'Apennin, le Caucase,
Et prouver, trotinant du Tibre jusqu'au Phase,
Que les rats ont aussi leur petit Tavernier.
Leur nouvelle Odissée en parle avec emphase,
Car il faut un poëte, et l'on ne peut nier
Que sans Homère, Ulysse auroit perdu sa peine,
Comme le souriceau sans le bon Lafontaine.

Au milieu de tant de trésors,
Que fit le bibliothécaire?
Il en fit des extraits, mais sa façon d'extraire
Nourrissoit un peu moins son esprit que son corps;
Et ce grand amas de science

Passa dans l'estomac, non dans l'intelligence.
Or, savez-vous, messieurs, ce qu'il en arriva?
Il en creva.

Petits esprits, ce que je viens de dire,
C'est bien pour vous que je l'ai dit:
Ce n'est pas assez de tout lire,
Il faut digérer ce qu'on lit.

TRADUCTION

LIBRE

DE L'ODE D'HORACE,

Otium divos.

Environné d'écueils, dans l'horreur des ténèbres,
Quand le navire cède à la fureur des flots,
Le nocher, vers les dieux pousse des cris funèbres,
Et leur demande le repos.

Le Thrace belliqueux et le Mède sauvage,
Demandent le repos au milieu des combats ;
Nous le demandons tous ; mais de tout l'or du Tage,
En vain on le paieroit, il ne s'achète pas.

Le riche tourmenté de secrètes alarmes,
Sous ses lambris dorés n'a pas un jour serein :
Et la crainte, au travers des faisceaux et des armes,
Vient saisir le tyran dans son palais d'airain.

Au sage les trésors ne sont pas nécessaires ;
Content de posséder la paix et la santé,
Il vit dans ses foyers comme ont vécu ses pères,
Modeste imitateur de leur simplicité.

Pourquoi ces longs projets dans cette courte vie ;
Nous n'avons qu'un instant, hâtons-nous d'en jouir.
Malheur à l'insensé qui fuit de sa patrie ;
Il trouvera par-tout celui qu'il cherche à fuir.

Pour trop fidelle escorte en ses tristes voyages
Il traînera l'ennui par cent pays divers :
Aussi prompt que le vent qui chasse les nuages,
L'ennui le poursuivra sur les plaines des mers.

Aux soins de l'avenir l'esprit ne peut suffire ;
Recevons chaque jour comme un nouveau bienfait,

Qu'à nos maux la gaîté mêle son doux sourire :
Il ne faut pas compter sur un bonheur parfait.

La mort trancha trop tôt les beaux destins d'Achille :
Titon, dans les regrets, vit prolonger les siens ;
Et peut-être, Grosphus, que la Parque me file
Des jours plus heureux que les tiens.

Le hasard, la nature et les arts t'obéissent :
Tes coursiers en Elide ont remporté le prix ;
Dans les prés de Sicile au loin tes bœufs mugissent
Et Tyr a pris le soin de teindre tes habits.

Moi, je reçus du ciel un moins riche héritage :
Mais les Grecs m'ont transmis leur lyre
avec leurs chants,
Et satisfait de mon partage,
Je sais rire des sots et me passer des grands.

TRADUCTION

LIBRE

DE L'ODE D'HORACE,

Rectiùs vives, Licini.

ENTRE les deux excès la raison cherche un point;
Le nocher craint l'écueil aussi bien que l'orage.
Sans risque en pleine mer, on ne s'élève point;
Et sans risque on ne peut s'approcher du rivage.

Heureux qui sait priser la médiocrité;
Et qui du seul vrai bien satisfait pour la vie,
Loin à la fois du faste et de la pauvreté,
N'excitera jamais la pitié ni l'envie.

Le vent aime à briser le chêne audacieux;
C'est au sommet des monts que frappe le tonnerre;
Et ces superbes tours qui menacent les cieux,
Avec plus de fracas s'écrouleront sur la terre.

Le sage qui prévoit les retours du destin,
Espère aux jours de deuil, et tremble aux jours de fête.
Il sait que rien n'est stable, et que la même main
Forme et dissipe la tempête.

Souvent les dons du ciel suivent de près ses coups:
A qui pleure aujourd'hui demain il peut sourire.
Phébus laisse aux neuf sœurs enchaîner son courroux,
Et détendre son arc pour remonter sa lyre.

Montre donc un front calme au sort trop rigoureux;
Pour qui souffre avec force, il se rend plus traitable:
Mais devenu prudent en devenant heureux,
Songe à te défier d'un vent trop favorable.

IMITATION

D'HORACE.

Le bonheur est par-tout; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu:
Dans l'ame tranquille du sage
Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux, pourra l'être sans cesse;
Aux caprices du sort il conforme son goût;
Il souffre la misère, use de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.

Il craint moins la mort que le crime,
Il aime sa patrie, il chérit ses amis;
Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.

IMITATION

D'UN MORCEAU

DE CLAUDIEN.

HEUREUX qui dans son champ demeurant à l'écart,
Sans crainte, sans désirs, sans éclat, sans envie,
Dans l'uniformité passa toute sa vie,
Et que le même toit vit enfant et vieillard.

Jadis il a bondi sur ce même rivage
Où son corps épuisé se repose aujourd'hui;

Il folâtroit dans son jeune âge,
Sur ce même bâton qui devient son appui.

Non loin de sa demeure est une forêt sombre,
Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant;
Et ce chêne touffu qui lui prête son ombre,
Dans ses jeunes mains fut un gland.

A son char vagabond la fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné:
De climats en climats il ne s'est point traîné,
Pour chercher le bonheur et trouver la misère.

Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit;
Il trouve assez de goût à l'eau de sa fontaine;
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.

L'ouvrage et le repos remplissent ses journées;
De l'histoire de Rome il ne s'informe pas;
Et pour supputer les années,
Il compte les moissons et non les consulats.

Par les tributs divers que la saison lui donne,
Sans le secours d'un livre il divise les ans;
Aux fleurs il connoît le printems,
Et les fruits lui marquent l'automne.

TRADUCTION DE L'ANTHOLOGIE.

D'UNE blanche teinture Iris en vain se teint,
Elle perd à la fois sa teinture et son teint.

AUTRE.

VÉNUS frappoit l'Amour, je demandai pourquoi.
— Il a perdu ses traits, dit Vénus en colère.
— Ces traits, dis-je à l'Amour; qui les a pris? Glicère.
— Comment? — Elle m'a dit, Amour, donne-les moi,
Et j'ai cru les rendre à ma mère.

IMITATION

DU DANTE,

Au chant dix-septième de son Paradis. (1)

Il te faudra quitter ce qui t'est le plus cher,
Prélude rigoureux par où l'exil commence,
Lorsque de sa victime il fait un trait qu'il lance
Loin des murs paternels avec son arc de fer:

Tu connoîtras alors quelle saveur amère
Porte un pain que d'un autre il nous faut obtenir,
Et qu'il n'est point de roc si pénible à franchir,
Que le seuil orgueilleux d'une porte étrangère.

Là, des hommes sans ame, et sans honte et sans mœurs
Doubleront ton supplice, et leur horde ennemie

(1) Le Dante rencontre son père Caccia Guida, qui lui prédit ses malheurs.

S'indignant des secours offerts à tes malheurs,
Tournera contre toi tous les dards de l'envie.

Au milieu de tes maux console-toi pourtant :
Ton destin est cruel, mais leur sort sera pire ;
L'envie est moins funeste à celui qui l'inspire
Qu'à celui qui la sent.

PROLOGUE

DU CINQUIÈME CHANT

DE PALINGÈNE.

Je ne desire point les trésors que le Tage
Roule dans ses flots jaunissans,
Ni l'or des monarques persans,
Ni les perles qu'on cherche à l'indien rivage :
J'aimerois encore moins à vaincre l'univers,
A voir cent nations captives dans mes fers ;
Tant d'honneur n'est pas plus mon vœu que mon partage.

TRADUCTION

D'UNE STANCE

DE L'ARIOSTE.

On hait la feinte, et c'est avec raison :
D'un mauvais cœur c'est l'indice ordinaire ;
Mais convénez qu'en mainte occasion,
Au genre humain elle fut salutaire :
La bonne foi n'est pas sans embarras ;
On n'y voit point assez clair dans la vie
Pour distinguer l'amitié de l'envie,
Et l'on rencontre un piége à chaque pas.

TRADUCTION

DE MARTIAL.

Tu veux l'épouser, et lui non :
Vous avez tous les deux raison.

On s'amuse, là haut, de tous tant que nous sommes,
Comme ici bas d'un singe on voit rire les hommes.
Et que peuvent-ils voir de plus divertissant
Que cette pauvre espèce humaine ?
Et sa science aveugle, et son audace vaine ?
Ses projets insensés, son orgueil impuissant ?
Tantôt c'est un héros qui paroît sur la scène,
Tantôt quelque docteur les fait rire en passant ;
L'un croit égaler leur puissance,
L'autre croit avoir leur science :
Chacun veut de l'encens et des autels comme eux :
L'homme, je le répète, est le singe des dieux.
Mais non, je vous offense, êtres purs et célestes,
Vous ne vous plaisez point à des jeux si funestes ;
Votre éternel partage est la félicité ;
Du malheur des humains vous n'avez point affaire.
Ah ! si de ce beau lieu, par vous seuls habité,
Vous tournez vos regards sur cette osbcure terre,
Versez dans mon esprit un rayon de lumière
Qui me laisse entrevoir l'auguste vérité.
Dans ce séjour de mort montrez-moi l'art de vivre ;
Faites que je ne prenne pas
La route qu'il faut fuir pour celle qu'il faut suivre ;
Et si vers le bonheur on peut tendre ici bas,
Du haut des cieux guidez mes pas.

TRADUCTION
DE SÉNÈQUE,
DE LA TRAGÉDIE D'HIPPOLYTE,

CHOEUR DU QUATRIÈME ACTE.

Quanti casus humana rotant, etc.

O combien de hasards dans cette vie humaine!
Mais la haute fortune est bien plus incertaine;
Le pauvre est moins troublé dans son obscurité,
Et sous son humble toît vieillit en sûreté.
Les sapins orgueilleux qui percent les nuages,
Sur leur tête chenue attirent mille outrages,
Et les tyrans des airs, les humides Autans,
Les Aquilons glacés, l'assiègent en tout tems;
Mais l'herbe qui fleurit au vallon solitaire,
A moins à redouter de cette horrible guerre
Que l'Atos et l'Ida, dont le maître des cieux
Semble vouloir briser le front audacieux.
Il n'a point des géans oublié l'insolence,
A tout ce qui s'élève il étend sa vengeance;

Renversant les palais, épargnant les vergers,
Il tonne sur les rois et non sur les bergers.
Le tems nous trompe tous; sur ses ailes légères
Il nous porte à la fois nos biens et nos misères;
Ainsi, quittant les morts et revoyant le jour,
Thésée en cet instant déplore son retour,
Et la sombre fureur où son ame s'égare,
Lui fait dans ses foyers retrouver le Tartare.

TRADUCTION

DU MIROIR DE VÉNUS.

Vénus prends ce miroir; que ta grace immortelle
S'y contemple à jamais; moi, je ne m'en sers plus:
Pour Laïs qui vieillit sa glace est trop fidelle,
J'y vois ce que je suis et non ce que je fus.

TRADUCTION

DE SANNAZAR :

Dum parit et longas, etc.

Nise touché à son terme, et pendant ses longs cris,
En double faction l'Olympe se divise ;
Les Grâces veulent voir une seconde Nise,
Les Muses font des vœux pour que Nise ait un fils ;
Les Muses ont Minerve et les Grâces Cypris ;
Mars tient pour son amante, Apollon pour Minerve,
Et sans se déclarer, Jupiter les observe ;
Mais l'Amour menaçant paroît au milieu d'eux :
Tous ont senti ses traits, tous redoutent ses ruses ;
Il les met tous d'accord ; et le maître des dieux,
Souriant à l'Amour, fait éloigner les Muses :
Nise alors devient mère, et la douce Vénus
Ajoute à son cortège une Grâce de plus.

IMITATION
DE L'ODE D'HORACE:
Solvitur acris hyems.

Le printems vient briser les chaînes de l'hiver ;
Il rend l'herbe à nos prés, à nos bois le feuillage,
Et nos vaisseaux long-tems oisifs sur le rivage,
A l'aide du levier sont rendus à la mer :
Je vois de nos troupeaux les étables ouvertes ;
Je vois de nos bergers les cabanes désertes ;
La pureté du ciel et la douceur de l'air
Ramènent les amours, les chansons et la danse ;
Aux rayons de Phébé, les Grâces en cadence,
Foulent d'un pied léger l'herbe de nos côteaux ;
Des nymphes d'alentour j'entends les voix touchantes ;
Vulcain même y répond de ses forges brûlantes,
Et semble à leur concert accorder ses marteaux.
Aux fêtes, aux plaisirs, bergers qu'on se prépare :
Entrelacez le myrte, et mêlez-y les fleurs
Dont la terre amollie à chaque instant se pare ;
Pour chanter, pour danser unissez-vous en choeurs ;

Au fond des bois sacrés qu'un saint zèle vous guide:
Faune aime à s'égarer dans l'ombre de nos bois;
Sur son rustique autel, immolez à son choix,
Le chevreau bondissant ou la brebis timide.
Hâtez-vous de jouir des jours qui sont à vous;
Hélas! la pâle mort frappe des mêmes coups
Et les palais dorés et les pauvres chaumières;
Nous projetons beaucoup, mais nous ne vivons guères;
Les mânes et leur dieu sont déjà près de nous;
Chaque pas nous conduit à leurs demeures sombres:
Que deviendront alors les graces, la beauté,
Et de nos gais festins la courte royauté?
Plus de chants, plus de jeux, plus d'amour chez les ombres.

TRADUCTION

DE L'ANTHOLOGIE.

Léonice et son fils sont beaux comme le jour;
Mais tous deux n'ont qu'un œil ouvert à la lumière:
Bel enfant, rends le tien à ta charmante mère;
Elle sera Vénus, et toi l'aveugle Amour.

TRADUCTION
D'UNE ODE D'HORACE.

Les ans sont un torrent, la vieillesse a des ailes;
La vie est le chemin qui conduit au trépas,
La piété soumise à ces loix éternelles,
Les suit sans murmurer et ne les change pas.

Les sacrifices, les prières,
Ne sauroient appaiser le roi des sombres lieux;
Les pleurs qui mouillent nos paupières
N'en font point couler de ses yeux.

Le triple Gerion, l'indomptable Titye,
De son joug ont senti le poids,
A tout ce qui jouit du bienfait de la vie,
Le souverain des morts imposera des loix.

Aux rois comme aux bergers il fera passer l'onde;
Les vainqueurs porteront ses fers,
Et tous les habitans du monde
Seront habitans des enfers.

Loin du tumulte et du carnage
En vain cherchons-nous de longs jours,
Loin des vents malfaisans et du bruyant orage
Nous essayons en vain d'en assurer le cours.

Nous verrons le Cocyte en des plaines arides,
Rouler péniblement ses languissantes eaux ;
De Sisyphe et des Danaïdes
Nous irons voir les vains *travaux*.

Tes trésors, ta maison et ta compagne aimée,
Tout deviendra pour toi des objets de regrets ;
De tant d'arbres divers dont ta vue est charmée,
Un seul suivra son maître ; hélas ! c'est le cyprès

Cet or qu'avec soin tu resserres,
Ton héritier l'attend qui le dissipera ;
Et les plaisirs que tu différes,
Ton héritier les goûtera.

TRADUCTION

DE SANNAZAR,

Sur un sablier qu'un amant, en mourant, avoit ordonné qu'on remplît de ses cendres.

Vois ce crístal rempli d'une poudre mobile,
Du tems qui vient et fuit indicateur agile,
Il renferme Damon qui brûla pour Mirrha:
Dans ce vase il voulut que l'on gardât sa cendre,
Pour montrer à qui la verra,
Qu'un amant au repos ne doit jamais s'attendre.

TRADUCTION

DE MARTIAL.

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne;
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

CÉIX ET ALCIONE,

TRADUCTION

D'une des métamorphoses d'Ovide.

Céix, effrayé des prodiges menaçans qui poursuivoient le malheureux Pélée, veut s'adresser aux oracles, recours ordinaires des ames inquiètes. Il se propose d'aller à Claros; car l'impie Phorbas et les Plégiens infestoient le chemin de Delphes.

Avant tout cependant, il confie son dessein à la fidelle Alcione. Aussitôt un froid mortel la saisit, une pâleur livide se répand sur son visage, et ses joues sont inondées de pleurs. Trois fois elle essaie de parler, trois fois sa bouche s'y refuse; et d'une voix

CEIX ET ALCIONE.

Marillier inv. — *Dupreel sculp.*

C'est donc ainsi que tu reviens à moi!

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOU
ON

entrecoupée de sanglots : par quel crime, lui dit-elle, ô le plus cher des époux! ai-je perdu tonamour? où sont tes soins accoutumés? déjà tu pourrois vivre loin d'Alcione délaissée! déjà le projet d'un long voyage te séduit! déjà tu m'aimes mieux absente! Mais il est, je crois, un chemin par terre; pourquoi ne pas le prendre? je m'affligerois, mais sans frémir, et la terreur au moins ne se mêleroit point à mes regrets. Céix, les flots m'épouvantent, l'aspect de la mer m'attriste; depuis peu j'ai vu des débris sur le rivage, j'y ai lu des noms écrits sur des tombes vides : ne te fie point imprudemment au pouvoir d'un beau-père qui enchaîne les vents et qui dissipe les orages. Quand les vents déchaînés règnent sur les ondes, rien ne les arrête; ils ravagent la terre et les mers; ils bouleversent les nuages dans les

***

airs, et leurs chocs bruyans allument la foudre dans les cieux : crois-en la fille d'Eole ; plus je les connois, plus je les crains. Mais si aucune prière ne peut changer ton dessein, s'il est trop sûr que tu pars, emmène Alcione : notre sort sera commun ; je ne craindrai que ce que je souffrirai ; et courant les mêmes mers, nous courrons les mêmes dangers.

Céix, aussi tendre que son épouse, n'est point insensible à de si touchantes prières : mais il ne veut ni exposer Alcione, ni renoncer à son dessein. En vain par ses discours il essaie de la tranquilliser ; il fallut y joindre une douce promesse à laquelle seule elle se rendit. Toute absence, dit-il, sera trop longue ; mais je te jure par l'astre à qui je dois le jour, que si les destins le permettent, avant que la

lune ait deux fois rempli son disque ; tu reverras ton époux.

Après avoir ainsi rassuré sa triste épouse, Céix fait lancer à l'eau le navire qui doit le porter. Alcione à cette vue frémit de nouveau comme pressentant l'avenir : elle répand encore des pleurs ; elle tient son époux embrassé ; elle prononce l'adieu fatal d'une voix mourante, et tombe évanouie.

Déjà les matelots pressés par Céix, ramènent les doubles rames à leur poitrine nerveuse, et fendent les flots d'un mouvement cadencé. Alcione soulève ses paupières humides, et voit Céix debout sur la poupe recourbée du navire, qui lui tend les bras ; elle lui tend les siens : bientôt l'éloignement ne lui permet plus de le reconnoître ; mais ses regards suivent toujours le vaisseau qui fuit ;

déjà le bordage est caché derrière l'horison ; mais le pavois flotte encore au haut des mâts, ses yeux ne le quittent point : enfin tout a disparu. Alors éperdue elle revient au palais, elle s'approche du lit nuptial. Mourante, elle s'y étend ; mais ce lit trop vaste, ce palais désert, la rappellent à sa douleur : tout lui parle de Céix, tout lui montre qu'elle est privée de la plus chère moitié d'elle-même.

Cependant le vaisseau s'éloignoit de la côte, et l'air commençoit à siffler dans les cordages. Le pilote fait rentrer les rames, élever les vergues, et présenter toutes les voiles au vent qui le favorise. Déjà l'on étoit loin de toute terre et presque au milieu du trajet ; lorsque tout-à-coup la mer blanchit sous l'écume des vagues enflées, et le fougueux vent d'orient redouble de violence.

Long-tems le pilote crie : Abattez les vergues, serrez les voiles . . . . vains efforts : la tempête s'oppose à ses ordres, et sa voix se perd dans le bruit des flots. Les matelots cependant travaillent d'eux-mêmes ; les uns courent aux rames, les autres garnissent le bord, d'autres détachent les voiles ; l'un rejette l'eau du navire, un autre abaisse la vergue : mais pendant qu'ils s'agitent sans ordre, l'orage augmente de tous côtés; les vents déchaînés se font la guerre, et confondent les flots mugissans : le pilote même frémit ; il avoue son trouble ; et dans son égarement, il ne sait ce qu'il doit ordonner ou défendre, tant le péril a triomphé de son art. Les cris des hommes, le sifflement des cordages, le choc des vagues, les éclats du tonnerre retentissent à la fois : la mer soulevée

semble monter jusqu'au ciel, et perdre ses flots dans les nues abaissées ; tantôt elle prend la couleur du sable rougeâtre qu'elle découvre, ou bien elle se montre plus noire que le Styx, et les vagues applaties, blanchissent sous un écume bruyante. Il en est ainsi du vaisseau de Trachine : quelquefois il s'élève et semble du haut des airs planer sur les gouffres de l'Océan ; bientôt il retombe environné de montagnes humides, et l'on diroit qu'il implore le ciel du fond des abymes infernaux. La nef assaillie par les flots, résonne comme les portes d'une ville sous les coups redoublés du bélier. Tel qu'un lion furieux s'élance contre les traits qu'on lui oppose, tel le navire enlevé par les tourbillons, semble fondre d'en haut sur les flots amoncelés : déjà le pont succombe, déjà les membres

déjoints ouvrent un passage aux ondes ennemies ; les voiles sont trempées, les vagues et la pluie se confondent : de nouvelles nuées s'écoulent en larges torrens ; est-ce la mer qui s'éleve au ciel ou le ciel qui se fond dans la mer : les ténèbres s'augmentent ; mais la foudre y brille par intervalles, et semble enflammer les eaux : déjà les flots ont rompu les obstacles. Comme autour d'une ville assiégée, un soldat plus terrible que toute une cohorte, après mille efforts, gagne enfin de l'espoir, et seul entre mille, parvient au haut des murs : ainsi, quand les vagues pressées ont de toutes parts assailli les flancs du navire, une dernière plus haute, plus impétueuse, s'élance et ne cesse de battre la nef ébranlée, qu'elle n'y entre comme d'assaut.

Quelques malheureux essaient en-

core d'embrasser le mât, les autres sont dans les flots; tout s'agite comme entre des murs sapés et défendus ; l'art est en défaut, le courage manque, chaque nouvelle vague semble apporter une nouvelle mort. D'un côté ce sont des sanglots, de l'autre, un effroi stupide. Celui-ci envie le sort de ceux qu'attend le tombeau ; celui-là invoque les dieux et tend des mains suppliantes vers un ciel qu'il ne voit point : l'un regrette son père, l'autre sa maison, ses enfans ; chacun pense à tout ce qu'il a quitté. Céix n'est touché que d'Alcione; le nom d'Alcione est seul dans sa bouche; mais en la regrettant, il s'applaudit au moins de ce qu'elle est absente. Ses derniers regards voudroient se tourner vers les rives de sa patrie, vers la demeure d'Alcione ; mais où la chercher, car la mer bouillonne

en tous sens, et l'épaisseur des nuages dérobe l'aspect du ciel et double l'horreur de la nuit. Un nouveau tourbillon fracasse le mât; le gouvernail est brisé; une vague écumante fond sur le navire comme sur sa proie. Victorieuse, elle s'élève au-dessus des autres vagues. Comme si l'Athos ou le Pinde, arrachés de leurs fondemens profonds, étoient lancés dans le gouffre des mers, la nef cède à la masse et aux battemens redoublés, et s'enfonce avec fracas: des victimes qu'elle renfermoit, la plupart descendent avec elle dans l'abyme, pour n'être jamais rendus à la lumière; quelques-uns embrassent des éclats de bois fracassés; Céix lui-même, de cette main qui jadis tenoit le sceptre, saisit un débris de son vaisseau. Ainsi porté sur les ondes,

jusqu'aux lieux que le dieu du Sommeil a choisis pour son séjour.

Près de Cimmérie, s'élève un mont solitaire, dont les flancs caverneux servent de retraite et de sanctuaire à la pesante divinité. Dans ces cavités inaccessibles aux rayons de l'astre du jour, la terre exhale d'épaisses vapeurs, et ne reçoit que la lueur douteuse du crépuscule; jamais les chants de l'oiseau crêté du matin n'y appellent le jour; ni le chien vigilant, ni l'oie plus inquiète encore, ne troublent le silence de ces lieux. On n'y entend ni le bruit des feuilles, ni les cris des bêtes, ni la voix des hommes; là tout se tait, hormis un foible bras du Léthé qui sort du pied de la roche, et roule sur le gravier avec un murmure assoupissant. Autour de la caverne fleurissent de tranquilles pavots et d'autres plantes sans

nombre, dont la nuit exprime le lait pour répandre le sommeil sur la terre obscurcie; point de portes qui roulent sur des gonds bruyans, point de gardes qui veillent à l'entrée. Au milieu de l'antre, un lit de duvet placé sur des pieds d'ébène, est surmonté d'un sombre pavillon; c'est là que le dieu repose ses membres nonchalans; autour de lui sont étendus, çà et là, sous diverses formes, tous les songes divers, aussi nombreux que les épis des moissons, les feuilles des forêts et les grains de sable des rivages.

La déesse s'avance, écartant de ses mains les songes qu'elle rencontre; l'éclat de ses vêtemens répand dans la demeure sacrée, une lueur inconnue. Le dieu entr'ouvre avec peine ses paupières appesanties: il se soulève et retombe; il se relève encore,

et son menton, sans appui, revient frapper sa poitrine : il se réveille enfin, et, soutenu sur son coude, il demande à la déesse (car il la reconnoît), le sujet de son message. O vous ! lui répond-elle, le plus tranquille des dieux, Sommeil, repos des êtres, paix de l'ame, vous devant qui fuit l'inquiétude, vous dont les soins journaliers adoucissent les peines de l'homme, et lui rendent les forces pour ses travaux, ordonnez (Junon vous le demande), que le plus ressemblant des songes aille, sous les traits de Céix, trouver Alcione dans la ville d'Hercule, et lui peigne le naufrage de son époux. Après avoir rempli son ordre, Iris part ; elle n'eût pu résister plus longtems à la vapeur qu'exhaloient ces lieux, et déjà le sommeil s'emparoit de ses sens ; elle fuit et retourne dans

l'Olympe par le cercle qu'elle venoit de tracer.

Le père des songes appelle, dans la foule de ses enfans, Morphée, l'habile imitateur : nul autre ne sait mieux contrefaire les traits, la démarche, les vêtemens, tout, jusqu'au son de la voix et aux discours même de ceux qu'il représente. Mais celui-là ne prend jamais que des formes humaines; un autre se transforme en quadrupède, en oiseau, en serpent à longs replis : c'est lui que les dieux ont nommé *Cyclos*, tandis que le commun des hommes l'appelle *Phobetor*. Un troisième, c'est *Phantase*, a un emploi différent, il représente la terre, l'onde, la pierre, le bois, enfin tous les corps inanimés. Le dieu ne s'adresse, entre tous, qu'à Morphée, pour remplir les ordres de Junon, et déjà sa tête appesantie retombe avec

langueur et se replonge dans le duvet.

Le songe agile fend les ténèbres d'un vol discret, et bientôt arrive à Trachine : là il dépose ses ailes, pour prendre la figure de Céix et tous ses traits; puis il se montre au pied du lit de sa malheureuse épouse, pâle, hideux, dépouillé; l'eau découle encore de sa barbe et de ses cheveux trempés. Il s'avance sur le lit, il inonde Alcione de ses pleurs, et lui dit ces mots : Tu vois Céix, femme infortunée; la mort a changé mes traits; cependant considère-moi, tu me reconnoîtras; mais au lieu de ton époux, tu trouveras son ombre. Alcione, tes vœux ont été vains; j'ai péri. Rejette un espoir trompeur : le vent orageux du midi a brisé mon vaisseau sur la mer Egée, il l'a précipité dans l'abyme, et les flots ont rempli cette bouche qui t'appeloit encore.

Ce n'est point un auteur suspect qui vient te faire ce récit; ce n'est point un bruit vague que tu entends, c'est moi-même qui, des gouffres des mers, vient t'annoncer mon naufrage. Lève-toi, Alcione, ceins tes habits de deuil, livre-toi à ta douleur, et ne laisse point ton époux descendre aux enfers, privé de tes larmes. »

Morphée prononça ces paroles d'une voix impossible à méconnoître; ses yeux paroissoient mouillés de pleurs véritables, et ses mains imitoient les gestes de Céix. Alcione encore endormie, pleure, sanglotte; elle étend ses bras pour serrer son époux, et n'embrasse rien. Demeure, ah! demeure, dit-elle, où fuis-tu? Nous irons ensemble...Elle se réveille enfin, troublée de cette image et de cette voix : ses esclaves effrayés sont accourus au bruit; ils ont apporté de

la lumière : elle regarde autour d'elle; mais celui qu'elle vient de voir n'y est point. Après de vaines recherches, elle meurtrit son visage, frappe sa poitrine, déchire ses vêtemens, arrache ses cheveux; et quand sa nourrice lui demande le sujet de sa douleur : Alcione n'est plus, répond-elle, elle a péri avec Céix : point de consolation; il a fait naufrage; je l'ai vu, je l'ai reconnu, mes bras étendus vers lui l'ont cherché; mais l'ombre a fui. Ce n'étoit point un fantôme vain, c'étoit l'ombre même de mon époux : il n'avoit point, il est vrai, son air accoutumé; son ancien éclat avoit disparu; malheureuse, je l'ai vu pâle, nu, les cheveux encore humides : il étoit là, l'infortuné (et en même-tems elle cherche s'il en reste quelque trace). Ah! Céix, Céix, je l'ai craint, je l'ai pressenti : je t'ai

conjuré de ne pas fuir ton épouse pour te confier à des vents perfides, ou du moins de m'emmener à la mort qui t'attendoit; ô mon époux! que de maux épargnés, si je t'avois suivi! Aucun jour de ma vie ne se fût écoulé sans toi, et la mort ne nous eût point séparés. A présent je péris loin de moi; loin de moi mon corps flotte sur les mers; et d'ici je me vois la proie des flots. Ah! mon cœur seroit plus barbare que la mer, si j'essayois de respirer encore et de survivre à tant de maux. Non, je ne combattrai pas; non, malheureux époux, non je ne t'abandonnerai point: à cette heure, du moins, tu retrouveras ta compagne; et si nous ne sommes pas réunis dans la même urne, au moins la même inscription nous rapprochera; mes os ne toucheront pas les tiens; mais mon nom tou-

chera ton nom. — La douleur l'empêche de continuer, les sanglots étouffent ses paroles, et de sa poitrine gonflée, il ne sort que des gémissemens.

Le jour se lève, elle court au rivage; elle retourne au lieu d'où elle avoit vu le fatal départ. Ici, disoit-elle, il s'est arrêté; ici, son vaisseau fut détaché; ici, j'ai reçu son dernier baiser . . . Tandis qu'elle se retrace jusqu'au moindre signe, jusqu'au moindre geste, et que ses regards parcourent l'étendue des mers, elle apperçoit un objet qui flotte sur les eaux: d'abord on ne peut rien distinguer; mais le flot l'approche, et l'on entrevoit confusément un corps humain. Alcione se sent émue; c'étoit assez qu'il eût fait naufrage; et le pleurant sans le connoître: que je te plains, dit-elle, qui que tu sois. Ah! si tu as une épouse . . . .

Cependant le corps s'avance, poussé par les vagues. Plus Alcione le fixe, plus sa raison s'égare : déjà il est près du rivage, déjà on peut le reconnoître, elle le voit, c'est son époux. C'est lui, s'écrie-t-elle, et déchirant à la fois son visage, sa chevelure, ses vêtemens, et tendant à Céix des mains tremblantes : c'est donc ainsi que tu reviens à moi, dit-elle, chère et malheureuse moitié de moi-même.

En avant du rivage s'élevoit un môle, opposé à la fureur des vagues et à la violence des courans. Elle y monte, et de là s'élançant.... mais, ô prodige! l'air soutient Alcione revêtue de ses plumes soudaines, qui se déploient et rasent en sifflant la cime des flots. Pendant son vol, sa bouche, changée en un bec aigu, rend des accens qu'on prendroit encore pour des plaintes ; mais dès qu'elle

est parvenue à ce corps froid et privé de vie, on la voit étendre ses naissantes ailes sur cet objet si cher, et lui donner mille baisers. Le peuple douta d'abord si Céix les avoit sentis, ou si le seul mouvement de l'onde avoit soulevé sa tête ; il les sentoit en effet, et tous deux enfin, par la pitié des dieux, furent changés en oiseaux. Leur amour conservé, leur fait encore courir les mêmes destins ; ils s'unissent, ils se multiplient, ils se transmettent leur première tendresse, et les Alcions sont restés les modèles de la fidélité conjugale. Tous les hivers Alcione passe sept jours tranquilles à couver son nid flottant. Alors la navigation est sûre, Eole tient les vents renfermés ; et les enfans de sa fille règnent paisiblement sur la surface des mers.

TRADUCTION

DE

L'HISTOIRE DE BIBLIS,

Tirée des Métamorphoses d'Ovide.

Les malheurs de Biblis apprendront aux jeunes filles à régler leurs vœux. Eprise de Caunus, elle l'aima comme une sœur ne doit point aimer; abusée dans le principe, elle ne sent point le danger des caresses et des baisers qu'elle prodigue, et son cœur aime à prendre le crime pour devoir. Peu à peu l'amour se décèle: lorsque Biblis se pare, c'est pour Caunus; elle veut être trop belle à

ses yeux ! et si quelqu'autre est plus belle, elle en est jalouse. Cependant elle ignore encore son état, aucun désir n'a trahi sa flamme ; mais elle brûle au dedans ; mais déjà elle l'appelle son maître ; mais déjà le nom de frère lui déplaît ; mais déjà elle aime mieux qu'il la nomme Biblis, que sa sœur. Sa raison néanmoins ne s'est encore permis aucun espoir criminel ; mais souvent, dans la nuit, un songe enchanteur lui offre celui qu'elle aime ; elle se voit unie à lui, et, quoiqu'endormie, elle en rougit. Le sommeil cesse, et longtems Biblis, en silence, recherche dans son esprit l'image que le songe lui a présentée ; enfin son ame inquiète s'exprime ainsi : « Malheureuse, qu'ai-je vu dans cette nuit tranquille ? ah ! que ne dure-t-elle encore ! Mais pourquoi ces songes ? sans doute Caunus

plairoit aux yeux même de la haine; sans doute il me plaît, et s'il n'étoit pas mon frère..... il en seroit trop digne; mon malheur est d'être sa sœur : ah ! puisse revenir souvent, mais seulement dans mon sommeil, ce qui m'a tant charmée ! Le sommeil est sans témoins, mais il n'est pas sans plaisirs : ô Vénus ! ô Amour ! quelles délices ! tant de ravissemens ne sont que trop vrais, tous mes sens me l'attestent; le souvenir seul me charme; mais mon bonheur n'a point assez duré, et la nuit jalouse a précipité sa course.

» O cher Caunus ! s'il m'étoit donné, sous un autre nom, d'aspirer à toi, que j'aimerois à me voir la bru de ton père ! que j'aimerois à te voir le gendre du mien ! puissent les dieux avoir rendu tout commun entre nous, hors les aïeux ! eh ! que de bon cœur

je te céderois l'avantage du rang! Hélas! j'ignore, ô le plus beau des mortels! quelle sera ton heureuse épouse! mais moi, à qui mon malheur a donné les mêmes parens qu'à toi, tu ne seras jamais que mon frère. Vain titre! cruel obstacle! ce qui nous unit nous sépare.

» Mais que m'annoncent donc ces visions? quel est le sens de mes songes? et les songes ont-ils en effet un sens? ô félicité des dieux! il en est qui ont possédé leur sœur. Opis fut la sœur de l'épouse de Saturne; Thétis de l'Océan; Junon du maître de l'Olympe. Les dieux ont leurs droits; vainement je chercherois des exemples au ciel, d'autres pactes, d'autres loix gouvernent la terre. Non, ou cette coupable flamme sortira de mon sein, ou si je ne le puis, que plutôt je périsse, et qu'étendue morte sur le bû-

cher, j'y reçoive les derniers baisers de mon frère. L'amour exige deux aveux; quand je m'y abandonnerois, Caunus en auroit horreur. Les Eolides pourtant n'ont point fui l'hymen de leurs sœurs. Les Eolides ? d'où les ai-je connus, et pourquoi toujours des exemples ? où suis-je entraînée ! fuyez loin de moi, feux criminels, aimons Caunus; mais hélas ! comme on aime un frère.

» Si cependant il eût le premier senti ce que je sens, j'eusse pu céder à ses transports; eh bien, puisque je ne l'eusse point repoussé, je le préviendrai. Infortunée, pourras-tu convenir ?.... l'amour m'y forcera, je pourrai tout; ou si la honte me ferme la bouche, une lettre secrète dévoilera des feux trop long-tems cachés.

Ce moyen lui plaît et fixe tous ses doutes. Soulevée à l'aide du bras

gauche, et s'appuyant sur son coude : c'en est fait, dit-elle, déclarons une flamme insensée; hélas! quelle peine, quel projet et quel amour! Déjà Biblis médite sa lettre, et voilà que ses tremblantes mains se préparent ; l'une tient le fer et l'autre la cire ; elle commence, elle hésite, elle écrit, elle repousse ses tablettes, elle note, efface, change, condamne, approuve; cent fois les tablettes sont quittées, et cent fois reprises; incertaine, égarée, elle frémit de sa témérité; la honte et l'audace sont peintes à la fois sur son visage ; le mot *sœur* étoit écrit, la réflexion le fit effacer : et sur les feuilles souvent corrigées, il resta ces paroles : « Une amante te souhaite un bonheur qu'elle ne peut avoir que de toi : elle rougit, hélas! elle tremble de tracer son nom ; je voudrois, s'il faut le dire, que ce

nom fatal ne parût point dans ma cause, et que tu ne reconnusses Biblis qu'en l'exauçant. Tu n'as vu que trop d'indices d'une ame blessée : ma pâleur, mon abattement, mes regards, des yeux souvent humides, des soupirs dont je cachois la cause, des caresses, des baisers, qui, si tu l'as remarqué, n'étoient point fraternels. Cependant moi-même, les dieux m'en sont témoins, quoique brûlée au dedans, j'ai tout fait pour me guérir : long-tems je me suis débattue pour échapper aux armes puissantes du fils de Vénus; va, jai plus souffert, plus résisté que tu ne peux le croire d'une simple fille : mais vaincue enfin, je suis forcée d'avouer ma défaite et d'implorer mon vainqueur. Tu peux seul conserver, tu peux trancher les jours d'une amante; choisis.... ce n'est point une ennemie qui te supplie; c'est

celle que les plus étroits liens unissent à toi, et qui voudroit les resserrer encore. Abandonnons aux sages qui recherchent les limites du bien et du mal, et qui veillent au maintien des loix : pour nous ! un amour téméraire convient à nos jeunes années ; nous ignorons ce qui est défendu ; croyons que tout est permis, et suivons l'exemple des plus grands dieux. Ni la dureté d'un père, ni le soin de notre honneur, ni les autres craintes des amans ne peuvent nous arrêter ; notre amour ne trouvera point d'obstacles, les doux noms de frére et de sœur en assurent le mystère. J'ai la liberté de te parler en secret ; les plus tendres caresses nous sont permises en public. Hélas ! que je sais trop ce qui nous manque ! prends pitié d'une foiblesse que tu n'eusses jamais connue, sans l'excès de mon amour ».

Elle eût continué, mais les tablettes étoient remplies, et la dernière ligne ne trouva de place que sur la marge. Elle veut fermer cette coupable lettre, ses lèvres étoient desséchées, il fallut mouiller son cachet à ses larmes. Elle appelle un esclave en rougissant, et après l'avoir encouragé par de douces paroles : Porte, lui dit-elle, cette lettre à mon.... et long-tems après, elle ajouta *frère*. Les tablettes tombèrent de ses mains en les remettant : elle fut troublée du présage ; cependant la lettre partit.

L'esclave saisit un moment commode, et remplit son ordre. Le petit fils de Méandre, enflammé d'un courroux soudain, jette loin de lui l'écrit fatal, sans l'achever, et contenant à peine sa fureur contre l'esclave effrayé : Fuis pendant que tu le peux,

dit-il, vil ministre du plus infâme crime; si ta mort n'eût été un indice de notre honte, tu ne respirerois plus. L'esclave fuit et rapporte à sa maîtresse la terrible réponse. Biblis pâlit au récit de l'esclave, et le froid de la mort saisit ses membres tremblans : mais bientôt ses sens reviennent et ses transports avec eux. « Je l'ai trop mérité, dit-elle. Téméraire ! pourquoi me découvrir, pourquoi confier si tôt au hasard d'une lettre ce que peut-être j'eusse dû cacher toujours ! Il falloit auparavant sonder son esprit par des mots à double sens ; il falloit m'assurer du vent avec une partie des voiles : imprudente ! je les ai toutes déployées pour donner dans des écueils où j'échoue sans espoir de salut. Un présage trop certain eût dû m'arrêter : quand ces funestes tablettes échappèrent de mes mains,

n'annonçoient-elles pas le même sort à mes espérances ? Il falloit changer le jour ou la résolution ; c'étoit le jour qu'il falloit changer ; un dieu me le disoit, les signes étoient trop clairs ; mais j'étois aveugle : au moins il falloit, sans recourir à cette fatale écriture, il falloit moi-même ouvrir mon ame ; il eût vu mes pleurs, il eût vu mon trouble ; je pouvois dire plus que la lettre ; je pouvois, malgré lui, me jeter à son cou, embrasser ses genoux, étendue à ses pieds, lui demander la vie ; et repoussée, au moins mourir à ses yeux : il n'est rien que je n'eusse tenté ; et quand chacun de mes efforts eût été trop foible, j'aurois triomphé en les réunissant : peut-être aussi est-ce la faute de l'esclave ; il s'y sera mal pris ; il l'aura peut-être abordé à contre-tems ; il devoit attendre que

l'instant et l'humeur fussent favorables. Caunus n'est point né d'une tigresse ; il n'a point sucé le lait d'une lionne ; son cœur n'est ni de rocher, ni de fer, ni de diamant.... Essayons encore, il cédera. Tant que le souffle me restera, je ne me découragerai point : ah ! sans doute si je pouvois revenir sur le passé, le mieux seroit de ne point commencer ; le mieux à présent, c'est d'achever. Quand je renoncerois à mon espoir, pourroit-il oublier mon audace ? m'arrêter, ce seroit lui dire que j'ai peu désiré ; il pourroit même croire que j'ai voulu le tenter et lui tendre un piége, ou bien que j'ai cédé à une erreur passagère des sens, et non à ce dieu inévitable qui me consume toute entière. Enfin je ne puis plus être innocente ; j'ai écrit, j'ai demandé, ma volonté est souillée : en m'arrêtant,

je n'effacerai rien ; ce qui me reste à faire est peu pour mon crime, et tout pour mes vœux ».

Elle dit ; et tel est le désordre de son esprit, ce qu'elle regrette d'avoir tenté, elle le tente de nouveau : l'insensée passe toutes les bornes, et s'expose à mille rebuts. Caunus enfin désespérant de la guérir, fuit à la fois le crime et la patrie, et va fonder de nouveaux murs dans une terre étrangère.

Alors la triste fille de Milet perd tout usage de sa raison. Furieuse, elle déchire ses vêtemens et se meurtrit le sein : déjà sa folie est publique, et l'on en dit hautement la coupable cause ; elle maudit une contrée et une maison odieuse, et fuit sur les traces de son frère expatrié.

Tel qu'on entend les bacchantes isnariennes, que le fils de Sémélé a

frappé de son tyrse redoutable, renouveler de trois en trois ans leurs bruyantes fureurs ; tel les habitans du Bubace ont entendu retentir dans leurs vastes campagnes, les hurlemens de Biblis. En s'éloignant, elle parcourt la Casie, la Licie et les demeures des belliqueux Leleges ; déjà elle a laissé derrière elle les sommets du Cragus, les murs de Limire et les rives du Xanthe; déjà elle a passé les monts fumants, où la triple chimère offre la tête d'une lionne et la queue d'un serpent. Malheureuse Biblis ! bientôt l'ombre des forêts va te manquer : mais voilà qu'épuisée de cris et de fatigues tu succombes, couvrant la terre de ta longue chevelure, et serrant entre tes dents les feuilles désséchées.... Plus d'une fois les nymphes de Thrace lui offrirent de tendres secours; plus d'une fois, elles

lui donnèrent d'utiles conseils ; Biblis est sourde aux consolations ; elle reste immobile, muette et, pressant l'herbe des prés de ses foibles mains ; les nayades voyant couler ses larmes en torrent sur sa couche, leur creusèrent un lit qui ne tarit jamais : hélas ! elles ne pouvoient rien donner de plus à la triste Biblis.

Aussitôt, comme les gouttes qui sortent par les fentes de l'arbre qui donne la résine, comme le bitume collant qu'un feu caché distille, comme l'onde que le froid a durcie, se fond au regard de Phébus, et au souffle de Zéphir ; ainsi Biblis fondue dans ses larmes, se transforme en une fontaine qui sourdit au pied d'un chêne ombrageux, et qui porte encore le nom de Biblis, dans le vallon qu'elle arrose.

***

TRADUCTION
DE DIFFÉRENS MORCEAUX DE LA TRAGÉDIE D'HIPPOLYTE, DE SENÈQUE. (1)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

HIPPOLYTE, *après avoir ordonné des apprêts de chasse, adresse l'invocation suivante à Diane.*

DESCENDS à mes vœux, déesse vierge qui partages avec ton frère le soin d'éclairer le monde, tes inévitables

(1) Ceux qui ont lu Sénèque verront facilement qu'on

Marillier inv. *Duprel sculp.*

O Hippolyte! vous voyez la fille d'un Dieu prosternée à vos genoux.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

traits vont chercher les animaux sauvages qui s'abreuvent dans l'Araxe glacé, et ceux qui s'abattent dans l'Hister tranquille. Tu frappes les lions de Gétulie, tu poursuis les cerfs de Crête, et tes rapides flèches percent les daims agiles; les tigres bigarrés, les buffles sauvages, l'orox indompté, succombent sous tes coups; tout ce qui parcourt les plaines dépouillées de Garamanthe, les riches forêts d'Arabie, les âpres cimes des Pyrénées, les rochers d'Hircanie, et les champs incultes du Sarmate errant, tout éprouve ton adresse redoutable. O Diane! si dans l'ombre des bois tu daignes écouter les vœux du chasseur, les animaux

---

a retranché de cette pièce des descriptions inutiles, de roides réflexions et des détails degoûtans. Mais on croit avoir conservé tout ce qui étoit essentiel à la marche et à l'intérêt de la tragédie.

demeurent enfermés dans les toiles ; jamais leurs efforts ne rompent les filets, et à son retour le char gémit sous une noble proie : alors toute la meute élève gaîment ses têtes ensanglantées, et l'air retentit des chants d'une longue file de chasseurs qui reviennent triomphans a leurs foyers. Mais elle m'entend : les cris aigus de mes chiens m'annoncent sa présence, les forêts m'appellent, je pars et j'évite les détours des chemins battus.

SCÈNE II.

PHÈDRE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

O REINE des mers ! vaste Crête, qui de chacun de tes rivages, envoies d'innombrables vaisseaux jusqu'aux plages d'Assyrie ! pourquoi souffre-

tu que la fille de ton roi demeure en ôtage dans une cour odieuse, et qu'épouse de ton ennemi, elle passe ses beaux jours dans la tristesse et dans les larmes ? Il est parti, mon volage époux. Thésée garde à sa femme sa fidélité accoutumée. Compagnon d'un audacieux adultère, il erre dans les demeures éternelles d'où jamais mortel n'est revenu ; il essaie, pour son ami, d'arracher la déesse des enfers à son austère époux ; ni crainte, ni pudeur ne l'arrête, et jusqu'aux rives de l'Achéron, le père d'Hippolyte va porter l'offense et le déshonneur.... Ah ! malheureuse ; mon sein renferme de plus cruels troubles. La tranquillité de la nuit, les charmes du sommeil ne peuvent rien sur moi : tel que les feux qui couvent dans les antres de l'Etna, mon mal se nourrit, s'accroît et me brûle au-dedans : l'art

de Pallas est abandonné, les fuseaux tombent de mes mains : on ne me voit plus orner les autels de mes offrandes ; ma voix ne se mêle plus dans les temples aux chants des Athéniennes ; je ne porte plus de flambeau dans leurs assemblées secrètes ; je n'adresse plus de prières ni d'hommages purs à la déesse dont les soins gouvernent la terre..... Je ne sais, il me semble que j'aimerois à devancer la course des bêtes fugitives, et mes foibles mains brûlent de lancer des traits mortels... Où vous égarez-vous, mon esprit, et d'où vient cet amour des bois?... Ah! je reconnois les maux de ma déplorable mère : l'amour et le crime nous attendent dans les forêts. O ma mère! que je vous plains! embrasée d'une étrange flamme, vous osâtes aimer le chef sauvage d'un troupeau : il étoit farouche, fougueux,

indompté, mais au moins il aima. Moi, malheureuse, quel dieu, quel génie pourroit aider à me consoler ? Non, le père d'Icare, qui nous apprit à renfermer un monstre dans d'obscurs détours, n'offriroit en vain le secours de son art. Vénus irritée déteste la race du Soleil, et se venge sur nous des chaînes de Mars et des siennes. Elle plonge dans l'opprobre et le crime toute la race de Phœbus : une fille de Minos n'est pas faite pour brûler d'une flamme ordinaire, il faut qu'il s'y joigne des forfaits.

LA NOURRICE.

Femme de Thésée, brillante fille de Jupiter, éloignez de vous ces pensées, étouffez cette flamme honteuse, et ne vous livrez point à un funeste espoir. Celui qui résiste à l'amour naissant peut seul s'en défen-

dre et triompher ; mais celui qui se nourrit au dedans de ce poison délicieux, essaie trop tard de secouer le joug, il est déjà vaincu. O reine ! Je le sais trop bien, l'orgueil du trône connoît peu la dure vérité, et résiste aux sages conseils ; mais quels que soient les dangers que je cours, je les affronte : que craindrai-je à mon âge, la mort va me rendre libre... .. Où courez-vous, malheureuse Phèdre ? vous ajoutez à l'opprobre de votre maison : vous surpassez votre mère ; son amour monstrueux étoit moins coupable : car votre crime vient de vous, et le sien fut celui des dieux..... Eteignez, je vous en conjure, des feux inconnus jusqu'ici même parmi les peuples barbares, et dont les déserts des Gettes, les sauvages rochers du Taurus, les champs des Scythes vagabonds n'ont

point vu d'exemple. Que votre ame, rendue à elle-même, se rappelle Pasiphaé, et qu'elle craigne de nouvelles horreurs. Quel affreux mélange méditez-vous ? quel fruit naîtra de votre flamme incestueuse ? Ah ! renversez la nature, renouvelez les prodiges, repeuplez le labyrinthe de nouveaux monstres, et que l'univers frémisse toutes les fois qu'une Créoise aimera !

PHÈDRE.

Tes discours sont trop vrais : mais hélas ! mon destin m'entraîne ; mon esprit sait qu'il court à sa perte, et se retourne inutilement vers de sages conseils. Ainsi, quand les flots battent un vaisseau déjà ouvert de toutes parts, c'est en vain que le pilote et les matelots luttent contre leur destinée. La raison parle, mais

la fureur domine, un Dieu puissant est mon maître: c'est lui qui plane sur les mers; il commande à Jupiter, il triomphe de Mars, il enflamme le Dieu qui forge la foudre dans les fournaises de l'Etna; et Phœbus lui-même, aux traits de qui rien n'échappe, est atteint des flèches de cet enfant volage, aussi redoutable pour le ciel que pour la terre.

LA NOURRICE.

Une imagination déréglée et favorable au vice, a placé l'amour dans le ciel. Ainsi, dit-on, Vénus envoie son fils parcourir l'univers; ainsi la foible main de cet enfant lance du haut des cieux des traits redoutables, et le moindre des dieux est le maître de tous. Mais ces fantômes sont nés d'un esprit insensé, et c'est à quoi Vénus doit sa puis-

sance et l'Amour ses traits.... Souvenez-vous des loix que votre rang vous impose : respectez votre maître dans votre époux, et craignez son retour.

PHÈDRE.

Ah ! je n'ai d'autre maître que l'Amour, et je ne crains point le retour de mon époux : quiconque est descendu dans les pâles demeures, n'est jamais revenu de l'éternelle nuit à la lumière du jour.

LA NOURRICE.

N'espérez point en Pluton ; en vain il auroit fermé son royaume ; Cerbère en vain redoubleroit de vigilance, Thésée saura trouver des chemins inconnus.

PHÈDRE.

Eh bien ! l'excès de mon amour sera mon excuse.

LA NOURRICE.

Auprès de lui, qui n'a pas même épargné la fidelle Antiope ! Mais je veux encore que vous puissiez fléchir sa colère. Qui fléchira l'esprit intraitable de cet ennemi de votre sexe ? Digne fils des Amazones, il fuit tout hymen, il passe une jeunesse solitaire, loin des amours et des plaisirs.

PHÈDRE.

Je le suivrai dans les neiges, dans les rochers, dans les monts, dans les forêts.

LA NOURRICE.

Croyez-vous qu'il s'arrête à votre voix, et que son cœur s'amollisse ? Quittera-t-il Diane pour Vénus ? Vous immolera-t-il cette haine pour les femmes, que vous seule peut-être lui avez fait concevoir ?

PHÈDRE.

Les prières sont-elles donc sans vertu ?

LA NOURRICE.

C'est un barbare.

PHÈDRE

L'amour triomphe de la barbarie.

LA NOURRICE.

Il fuira.

PHÈDRE.

Je le suivrai, fût-ce à travers les mers.

LA NOURRICE.

Souvenez-vous de votre père.

PHÈDRE.

Je me souviens aussi de ma mère.

LA NOURRICE.

Il abhorre votre sexe.

PHÈDRE.

Au moins je ne crains point de rivale.

LA NOURRICE.

Votre époux reviendra.

PHÈDRE.

Il est avec Pirithoüs.

LA NOURRICE.

Et votre père ?

PHÈDRE.

Il a pardonné à ma sœur.

LA NOURRICE.

Ah ! je vous en conjure, par ces cheveux blanchis à votre service, par ce corps épuisé de fatigue, par ces mamelles qui vous furent chères, retenez ces transports, et vous-même secourez-vous. Le désir de guérir est un pas vers la guérison.

PHÈDRE.

Non, toute pudeur n'est pas bannie de mon ame. Oui, chère nourrice, je t'obéirai et je terrasserai cet amour que je n'ai pu régler, je veux au moins sauver ma renommée : je n'ai qu'un moyen, qu'une ressource, c'est de suivre mon époux, et ma mort préviendra mon crime.

LA NOURRICE.

Arrêtez, ô ma fille! cette nouvelle fureur, reprenez vos esprits : plus vous vous trouvez digne de mourir, plus je vous vois digne de vivre.

PHÈDRE.

Mon trépas est résolu, je n'en cherche que les moyens : périrai-je par le nœud fatal? me servirai-je du glaive? ou me précipiterai-je du haut de la tour de Pallas? C'en est

fait, j'armerai mes chastes mains contre mon déshonneur.

LA NOURRICE.

Ainsi donc au déclin de ma vie, je vous verrai trancher la fleur de vos jours. Ah! renoncez à ce triste projet.

PHÈDRE.

Non, rien ne peut arrêter qui veut et doit mourir.

LA NOURRICE.

Unique joie de mes vieux ans, chère maîtresse, si ce fatal amour ne peut sortir qu'à ce prix de votre ame, méprisez plutôt la renommée : elle n'est pas toujours juste ; souvent elle accuse le mérite et justifie les fautes. Je vais sonder cette ame froide et inflexible ; c'est à moi d'attaquer la première ce jeune barbare, et d'essayer d'amollir sa rigide innocence.

LE CHOEUR.

Fille de l'onde écumante, ô Vénus! mère des amours, tu te plais à voir ce fils brillant et folâtre abuser de son arc et de son flambeau. D'une main trop incertaine, il porte des blessures invisibles qui déchirent nos cœurs et font circuler dans nos veines un feu dévorant; nulle trève avec cet enfant. Des plages de l'orient aux contrées de l'Hespérie, des nations brûlées du midi jusqu'aux peuples errans du pôle glacé, tout éprouve ses ravages; il allume les brûlantes ardeurs de la jeunesse; il ranime les feux éteints du vieillard débile; il embrase la vierge innocente d'une flamme inconnue, et fait descendre ici les dieux sous des formes empruntées. Voyez le blond Phébus conduire en Thessalie de vils troupeaux, et le dieu de la lyre

les rappeler au son d'un pipeau rustique. De plus étranges déguisemens ont caché le maître du ciel et des tempêtes ; tantôt imitant les derniers accens du cygne, il déploie ses ailes argentées ; tantôt c'est un taureau qui semble se prêter aux jeux des nymphes. Mais bientôt, chargé de la belle Europe, il traverse l'empire de son frère, tremblant pour sa proie. Ses larges pieds lui servent de rames mobiles, et de son poitrail nerveux il sillonne les flots. La tranquille déesse des nuits a connu l'amour. Elle abandonne à son frère le soin de son char. Phébus apprit à plier les coursiers de sa sœur dans un cercle plus étroit. Le char appesanti roula moins rapidement, et la terre attendit le jour plus long-tems que de coutume. Le fils d'Alcmène laisse son carquois et sa dépouille sauvage ; il souffre que

des anneaux brillans parent ses doigts endurcis, que ses cheveux hérissés soient rassemblés en boucles, et que de riches liens entourent ses jambes nerveuses. La main qui porta la massue, tourna mollement le fuseau; et la riche Lydie a vu ses épaules, qui naguère soutenoient les cieux, rejeter la dépouille de Némée pour se couvrir d'une étoffe délicate. Non, non, cette flamme est sacrée, trop de victimes l'attestent. Cet enfant superbe règne sur l'étendue que l'Océan environne, et dans les espaces que les astres parcourent. Ses traits enflammés vont chercher les filles de Nérée au fond des mers bleuâtres, et les enfans de l'air au-dessus des nuages. Voyez les taureaux que Vénus aiguillone, se disputer des troupeaux entiers par de sanglans combats : le timide cerf devient audacieux, pour

défendre ses amours, et les bois retentissent de sa fureur ; alors le tigre redoutable porte ses ravages chez les pâles indiens ; le sanglier écumant aiguise ses armes ; le fier lion agite son panache, et l'écho des déserts répond à ses longs mugissemens. Les monstres des mers orageuses, les sauvages bufles de Lucanie connoissent l'amour. La nature réclame ses droits sur tous les êtres ; rien n'en garantit ; la haine même, dès que l'amour a parlé, s'éteint et fait place à d'autres feux ; et pour tout dire enfin, une marâtre peut aimer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, PHÈDRE, LA NOURRICE.

LE CHOEUR.

PARLEZ, fidelle nourrice, qu'est-il arrivé de nouveau ? où est la reine ? y a-t-il quelqu'adoucissement à ses maux ?

LA NOURRICE.

Nul espoir de soulagement ; le mal qu'elle souffre n'en admet point. Elle cache et trahit le feu qui la consume ; ses yeux étincellent, et son visage abattu fuit la lumière ; incertaine, irrésolue, rien ne lui plaît, et son maintien change au gré de sa

vague inquiétude ; tantôt elle essaie d'avancer d'un pas défaillant, et son corps épuisé succombe sous son propre poids ; tantôt elle cherche le repos, mais le sommeil la fuit. La nuit se passe en gémissemens ; tour à tour elle se lève, se recouche ; elle fait rassembler ou lâcher sa chevelure, et toujours mécontente elle change toujours. Déjà tout soin de sa nourriture et de sa vie est oublié ; sa force la quitte, ses membres chancellent, son éclat s'efface ; son corps souffrant ne se soutient plus ; elle perd ses charmes avec ses forces, et ses yeux ne rappellent plus, comme autrefois, le dieu du jour dont elle descend : les larmes coulent sans cesse sur ses joues pâlies, comme au printems les neiges s'écoulent sur les sommets blanchis des collines.... Mais les portes du palais s'ouvrent, c'est elle-

même que nous voyons et qui dans son transport déchire ses vêtemens.

PHÈDRE.

Esclaves, éloignez de moi cette pourpre et cet or ; éloignez ces vêtemens précieux que les Serres ont tissu ; qu'une courte ceinture relève ma robe légère ; point de collier qui m'enchaîne : délivrez-moi du poids de ces perles et de l'odeur importune de ces parfums ; que mes cheveux épars sur mes épaules, voltigent dans ma course au gré des vents ; que mon carquois, rejeté de côté, laisse à ma main droite l'usage du javelot thessalien : telle fut la mère de l'austère Hippolyte, lorsqu'abandonnant les côtes de la mer glaciale, elle vint couvrir l'Attique de ses escadrons ; ses cheveux renoués d'un simple nœud, flottoient librement ;

une cuirasse légère défendoit son corps sans offenser son sein ; une pelisse sauvage étoit toute sa parure. C'est ainsi que je veux parcourir les forêts.

LA NOURRICE.

Ah ! reine, oubliez ces vagues idées et ces vains transports ; songeons plutôt à gagner la faveur de Diane. — O toi ! reine des forêts, déesse qui parcours nos montagnes et que nos bergers adorent, change en augures favorables ces tristes présages ; triple Hécate, divinité si chère aux habitans des bois ; astre serein du ciel, flambeau de la nuit, dont la clarté console l'univers de la perte du jour, favorise nos desseins, et fléchis la rigueur du sombre Hippolyte ; que son cœur amolli connoisse l'amour, qu'il écoute, qu'il parle à

son tour le langage des amans, et que ton pouvoir généreux ramène sous le joug de Vénus cette ame rebelle et féroce ; qu'ainsi ton disque soit toujours brillant, que jamais la nue sombre ne dérobe le jour de ton croissant; que jamais l'impure magie n'arrête la course de ton char dans les airs, et que la voix du berger ne suspende plus tes nobles emplois.... Mais déjà la déesse semble nous écouter ; je le vois lui-même sans gardes et sans suite, offrant un secret sacrifice ; ne balançons pas, le tems et le lieu sont favorables, usons de tous nos moyens. Mais, quoi ! je tremble.... le crime est encore difficile à commettre, même quand il est résolu : mais si nous songeons à la faveur, oublions la vertu ; le scrupule ne convient point à qui veut plaire à ses maîtres.

**

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

HIPPOLYTE.

NOURRICE, pourquoi pressez-vous ainsi vos pas appesantis par l'âge ? D'où vient ce trouble et cette tristesse ? Mon père seroit-il en danger ? craindriez-vous pour Phèdre ou pour ses deux enfans ?

LA NOURRICE.

Rassurez-vous, le royaume est florissant, et toute la maison de Thésée jouit d'un sort prospère ; mais vous, ne soyez pas insensible au bonheur : souvent une tendre inquiétude me tourmente pour vous ; je vous plains de ce qu'ennemi de vous-même vous vous imposez de dures loix. Pourquoi,

abandonnant Vénus et méconnoissant la nature, passez-vous dans les bois une jeunesse farouche ? Croyez-vous donc que l'unique soin qui convient aux hommes soit de dompter des chevaux fougueux, et de se préparer aux travaux sanglans de Mars ? L'éternel auteur du monde, prévoyant trop bien les ravages des Parques, a donné Vénus au genre humain pour le renouveler, pour le perpétuer et pour opposer les traits du plaisir à ceux de la mort : sans elle bientôt l'univers croupiroit dans une honteuse inaction ; plus de flottes sur les mers, plus d'oiseaux dans les airs, plus d'animaux dans les forêts. Que de germes de mort traînent avec eux les pauvres humains ! Mais quand leur destin seroit moins sévère, quand un chemin plus court, plus doux, nous mèneroit au Styx, si la jeunesse

à votre exemple fuit les nœuds de l'hymen, l'univers borné à la courte durée d'une génération, s'en retournera dans le chaos. Suivez donc l'attrait de la nature; ne dédaignez point le séjour des villes, le commerce des hommes.

HIPPOLYTE.

Qui peut mener une vie plus libre, plus innocente, plus rapprochée des mœurs antiques, que celui qui abandonne les villes pour les forêts? L'avarice, l'ambition, la faveur inconstante du peuple, la venimeuse envie ne le poursuivent point sur l'âpre sommet du rocher : loin du luxe des cours, il préfère l'onde qu'il boit dans le creux de sa main aux vins précieux qui lui seroient offerts dans l'or travaillé. Quand le sommeil le presse, ses membres endurcis ne

cherchent point un lit délicat; il ne s'environne point d'une triple enceinte, il cherche l'air et la lumière, et vit sous les yeux du ciel. Ainsi vécurent les premiers hommes que la terre en son printems vit naître parmi les dieux. Ils ne connurent point la soif de l'or; de fatales bornes ne divisoient point leurs champs; les vaisseaux téméraires ne fendoient point encore les ondes; les traits légers n'étoient point encore armés de fer; le glaive recourbé n'étoit point encore suspendu aux flancs du guerrier; le panache n'ombrageoit point le casque, et la colère seule fournissoit des armes. Mars inventa l'art ignoré des combats, et montra la mort sous mille formes nouvelles; le sang détrempa la terre et rougit les flots: bientôt la discorde eut l'empire du monde, et tous les crimes

furent connus. Le frère tomba sous les coups du frère, le père mourut de la main du fils, l'époux sous le fer de l'épouse, et, sans parler des marâtres, les mères impies s'armèrent contre leurs propres enfans. Non, les bêtes sauvages sont plus douces que les hommes : mais la source des maux, l'infatigable artisan des crimes, c'est la femme; c'est pour elle que fument encore tant de villes déshonorées par leurs débauches; c'est pour elle que tant de nations armées s'entre-déchirent et renversent les royaumes. Entre toutes, il suffit de la seule femme d'Egée, pour rendre son sexe odieux.

LA NOURRICE.

Quoi! toutes sont-elles coupables du crime de quelques-unes?

HIPPOLYTE.

Je les déteste toutes, je les abhorre, je les fuis ; soit raison, soit instinct, soit fureur, je me plais à les haïr : les ondes s'uniront plutôt avec les feux, les tourbillons de Scylla offriront plutôt de sûrs asiles aux vaisseaux, Thétis fera naître plutôt le jour des confins de l'Hespérie, et les daims seront plutôt tranquilles au milieu des loups, que je ne soumettrai ma raison au joug d'une femme.

LA NOURRICE.

L'amour combattu fut souvent vainqueur, et triompha de la haine. Voyez la puissante Vénus régner jusque dans l'empire de votre mère, et vous-même en êtes la preuve.

HIPPOLYTE.

Ma seule consolation de n'avoir

plus de mère, c'est de pouvoir haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE, *à part.*

Il résiste à mes discours comme un dur rocher résiste aux flots qui le battent de toutes parts.... Mais voici la reine accourant d'un pas précipité : que va-t-il arriver ? que devons-nous attendre ? que devons-nous craindre ? Hélas ! les forces lui manquent, son corps ne se soutient plus ; une pâleur mortelle est sur son visage..... Reine, il en est tems, regardez et parlez ; c'est Hippolyte qui vous soutient, vous êtes dans ses bras.

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

QUI me rend à ma douleur? qui rappelle dans mon ame tous ces troubles que l'approche de la mort avoit dissipés. Mais pourquoi fuir la lumière qui m'est rendue? Osons, essayons, achevons l'entreprise, parlons avec courage; demander timidement, c'est engager au refus; le crime est à moitié commis, la honte n'est plus de saison. Ma flamme est odieuse, et peut-être, si je poursuis, le flambeau de l'hymen en feroit disparoître l'horreur. Le crime fut souvent justifié par le succès; ne différons pas. Prince, accordez-moi, je vous prie, une oreille favorable, et que votre suite se retire.

HIPPOLYTE.

Nul témoin ne reste en ces lieux.

PHÈDRE.

Mes paroles ne sauroient trouver de passage ; je ne sais quel pouvoir me force à parler, et quel autre me retient. Dieux du ciel, je vous prends tous à témoins de mes vœux.

HIPPOLYTE.

Quel embarras trouvez-vous à vous expliquer ?

PHÈDRE.

Les foibles douleurs s'expriment, les grandes sont muettes.

HIPPOLYTE.

O ma mère, confiez-moi ces douleurs.

PHÈDRE.

Que ce nom de mère est touchant !

mais qu'il va mal à l'état de mon ame ! Hippolyte, appelez-moi votre sœur, ou votre esclave.... plutôt votre esclave ; rien pour vous ne me paroîtra dur. Faut-il errer dans les neiges éternelles, gravir sur les sommets glacés du Pinde, me précipiter dans les flammes, au milieu des traits ennemis, offrir mon sein à mille morts ? je suis prête. Recevez le sceptre que votre père m'avoit confié, et prenez-moi pour sujette ; c'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir. Le sceptre du grand Thésée est trop lourd pour la main d'une femme ; vous qui brillez de l'éclat du bel âge, montrez-vous égal à votre père dans l'art de régir les peuples. Recevez dans votre sein une humble suppliante, et prenez pitié d'une foible veuve.

HIPPOLYTE.

Que le ciel détourne ce présage ! mon père reviendra victorieux.

PHÈDRE.

Non, le maître sévère du sombre royaume et du morne Styx, ne permet point de retour vers la lumière des astres qu'on a quittée ; et Pluton, à moins d'être favorable à l'adultère, fera-t-il grâce au ravisseur de son épouse ?

HIPPOLYTE.

Les justes dieux nous ramèneront Thésée. Mais tant que durera notre incertitude, mes frères seront traités avec l'amour que je leur dois, et mes soins essaieront de vous faire oublier que vous êtes veuve : je veux être pour vous un autre Thésée.

PHÈDRE.

Espoir crédule, trompeur amour, en a-t-il assez dit? redoublons les prières. Ah! prince, soyez sensible à la pitié, écoutez des vœux secrets que je ne puis vous cacher ni vous dire.

HIPPOLYTE.

Quelles sont donc vos peines?

PHÈDRE.

Elles sont telles que vous ne pouvez jamais les imaginer de la part d'une belle-mère.

HIPPOLYTE.

Pourquoi ce mystère et ce trouble? parlez ouvertement.

PHÈDRE.

Le délire et la fureur règnent dans mon ame et sur mes sens; un feu caché circule dans mes veines et

dévore mes entrailles, comme la flamme promène ses ravages sous des toits embrasés.

HIPPOLYTE.

Sans doute c'est votre chaste amour pour Thésée !

PHÈDRE.

Oui, Hippolyte, c'est Thésée que j'aime; c'est lui, tel qu'il me parut autrefois, lorsque dans la première fleur de l'âge, il vint affronter la demeure ténébreuse du monstre de Crète, et qu'à l'aide de ma sœur il se retrouva dans les détours du labyrinthe; qu'il étoit beau ! je crois voir encore ce front ceint de bandelettes sacrées; son visage étoit coloré d'une aimable pudeur; une peau délicate couvroit ses membres nerveux; il ressembloit à Diane ou à Phébus mon père, ou plutôt à vous. Oui, je le

revois ; je vois cette fierté qui, dès le premier abord, charma son ennemie ; une beauté plus vive et plus naturelle encore éclate en vous. Ce sont tous les traits de votre père ; mais le sang de votre mère y mêle je ne sais quoi de farouche, qui leur donne un nouveau charme, et joint la fierté scythe à la beauté grecque. Si vous eussiez paru près de Thésée, sur les rives de Crète, c'est à vous qu'Arianne eût remis son fil. O ma sœur ! c'est vous que j'invoque, de quelque coin du ciel que vous lanciez vos rayons ! Ma sœur, que nos destins se ressemblent ! vous, brûlâtes pour le père, et moi pour le fils. O Hippolyte ! vous voyez la fille d'un dieu prosternée à vos genoux. Nul crime, nul soupçon ne l'ont encore souillée. Pour vous seul j'abjure la vertu, pour vous je descends à la prière, et ce jour mettra fin à ma peine ou à ma vie.

HIPPOLYTE.

Maître des dieux, vous entendez, vous voyez et vous êtes tranquille. Ah! si le ciel est encore serein, quand lancerez-vous la foudre? Ah! que le monde ébranlé s'écroule! que le jour disparoisse dans les ténèbres du chaos! que les astres épouvantés fuient la voûte des cieux! Et toi, roi de l'empirée, ô soleil! vois la honte de ta race et cache ta lumière. Maître des dieux et des hommes, pourquoi ta main tarde-t-elle? pourquoi la triple foudre n'a-t-elle point tout embrasé? Tonne sur moi, perce-moi de tes traits brûlans : je suis coupable, j'ai mérité la mort, j'ai fait naître des feux impurs. Etois-je donc fait pour l'inceste? et si ce crime devoit être connu, grands dieux! devois-je en être l'objet? Est-ce là le

prix d'une vie austère ? O toi qui surpasses les crimes de ton sexe, tu as vaincu même ta mère ; tu as plus osé. Elle seule fut souillée de son crime ; le forfait et la honte furent long-tems cachés, et n'éclatèrent qu'à la naissance d'un monstre, assemblage bizarre de l'homme et de l'animal féroce. O mille fois heureuses les victimes de la haine et de la trahison ! O mon père ! je vous porte envie ; les belles-mères de Colchos sont moins à craindre que celles de Crète.

PHÈDRE.

Je ne sais que trop la triste destinée de ma maison. J'ai cherché ce que je devois fuir ; mais rien ne m'arrêtera plus : je te suivrai au travers des rochers, des fleuves, des mers, des flammes ; par-tout où tes pas se porteront, insensée j'y volerai. Laisse-

moi encore une fois me traîner à tes genoux.

HIPPOLYTE.

Eloignez, éloignez du chaste Hippolyte vos mains impures. Quels efforts ! quelles horribles caresses ! ah ! qu'à l'instant ce glaive punisse tant de crimes. Déjà ma main a saisi les cheveux de cette infâme: ô Diane! quel sang a mieux mérité de couler sur tes autels ?

PHÈDRE.

A présent Hippolyte, à présent tu combles mes vœux ; à présent tu guéris mes maux : oui, mon bonheur passe mon espoir ; je mourrai sans crime, et de ta main.

HIPPOLYTE.

Eloigne-toi : je te laisse vivre pour que tu n'aies rien obtenu de moi ; mais que ce glaive souillé de ton ap-

proche, reste à jamais loin de mes flancs. Non, le Tanaïs, la Méotide, l'Océan lui-même ne me rendront jamais ma pureté : ô forêts ! ô Diane !

LA NOURRICE.

Vous voilà découverte, foible femme ; qu'attendez-vous ? rejetons sur lui le forfait ; accusons-le de violence : le crime seul peut voiler le crime : le parti le plus sûr dans le danger, c'est l'audace. La chose est secrète ; nul témoin ne dira quel est le coupable de nous ou de lui. Paroissez, peuple d'Athènes ; arrivez, fidelles esclaves : l'incestueux Hippolyte presse la reine, il la menace de la mort, il fait étinceler le fer ; mais il fuit à votre approche, et dans son trouble, il oublie son glaive. Ah ! nous tenons une preuve du forfait ;

Rappelons d'abord à la vie cette reine infortunée, mais que ces cheveux attachés, que ces vêtemens déchirés restent comme ils sont ; qu'Athènes voie les vestiges d'un aussi grand attentat. O ma maîtresse ! reprenez vos sens ; pourquoi vous déchirer vous-même et fuir tous les regards ? quoiqu'il arrive, le crime n'est que dans la pensée.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSEE, LA NOURRICE.

THÉSÉE.

Me voici donc enfin hors de la région ténébreuse, J'ai quitté la vaste et sombre demeure des mânes, et mes yeux affoiblis s'ouvrent à la lumière désirée. Déjà quatre fois Eleusine a partagé les dons de Triptolème, quatre fois la balance a égalé le jour à la nuit, depuis qu'une destinée bizarre m'a enchaîné parmi tous les maux de la mort et de la vie. Malheureux, il ne me reste qu'une partie de cette vie, et je languirois encore au

Tartare, sans le secours d'Hercule qui triompha de Cerbère, et me fit voir le jour. Mais mon corps abattu n'a plus la même force : quelle fatigue, pour traverser les espaces immenses qui séparent le Phlégéton du séjour des vivans ! quelle peine de fuir la mort et de suivre Hercule ! mais qu'entends-je ? dites, quelle voix lamentable a frappé mes oreilles ? les plaintes, les gémissemens, les sanglots retentissent dans ce palais. N'ai-je donc point quitté les enfers !

LA NOURRICE.

Phèdre est résolue à périr ! elle méprise nos larmes et court à la mort.

THÉSÉE.

D'où vient ce dessein, au retour de son époux ?

LA NOURRICE.

Ce qui devroit la retenir est ce qui la presse.

THÉSÉE.

Je ne sais ce que cachent ces paroles mystérieuses ; parlez clairement. D'où naît sa douleur ?

LA NOURRICE.

Elle ne la confie à personne : triste, sombre, elle veut mourir avec son secret.

THÉSÉE.

Accourez, accourez, le moment presse, ouvrez les portes du palais.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

O compagne chérie ! est-ce donc ainsi, qu'après une longue absence, vous revoyez l'époux que vous avez tant regretté ? Quittez ce glaive, revenez à moi ; et dites ce qui vous rend la vie odieuse.

PHÈDRE.

Illustre Thésée, je vous en conjure par votre sceptre auguste, par vos tendres enfans, par votre retour que je n'osois me promettre, par mes cendres que vous recueillerez bientôt, souffrez que je meure.

THÉSÉE.

Qui vous force à la mort ?

PHÈDRE.

Si j'en dis la cause, j'en perds le fruit.

THÉSÉE.

Nul autre que moi ne l'entendra : craignez-vous les oreilles de votre époux? parlez, votre secret restera dans mon cœur fidèle.

PHÈDRE.

Cachons les premiers ce que nous voulons que les autres cachent.

THÉSÉE.

Tous les moyens de mourir vous seront refusés.

PHÈDRE.

La mort ne manque jamais à qui la désire.

THÉSÉE.

Mais quel crime cette mort doit-elle expier?

PHÈDRE.

Le crime est de vivre.

THÉSÉE.

Quoi ! mes larmes ne vous touchent point ?

PHÈDRE.

Elles adoucissent mes derniers momens.

THÉSÉE.

Elle s'obstine au silence ; mais les fers et les tourmens arracheront le secret de la nourrice. Qu'on la lie, et que.....

PHÈDRE.

Arrêtez, je parlerai moi-même.

THÉSÉE.

Pourquoi détourner vos tristes yeux ? pourquoi ces larmes que votre voile essaie en vain de me cacher ?

PHÈDRE.

Père des Dieux, je vous prends à témoin; et vous, brillant flambeau des cieux, Phébus, auteur de ma déplorable famille; j'ai résisté aux prières, les menaces et le fer n'ont point abattu mon courage; mais la violence a triomphé, et la tache sera lavée de tout mon sang.

THÉSÉE.

Ah! parlez, quel fut l'infâme adultère?

PHÈDRE.

Celui que vous soupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

N'importe, je veux le connoître.

PHÈDRE.

Interrogez ce fer; l'infâme a fui au bruit du peuple accourant à mes

cris, et, dans son trouble, il a laissé ce témoin de son forfait.

THÉSÉE.

Cieux! quel crime! quel monstre! je le reconnois ce glaive; je vois sur cet ivoire l'antique symbole de ma race. Mais, où est le traître?

PHÈDRE.

Les esclaves l'ont vu troublé et fuyant rapidement.

SCÈNE III.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

O MAÎTRE du ciel! et vous dominateur des flots, d'où vient le germe de cette horrible dépravation? Est-ce de la Grèce même, ou de la bar-

bare Scythie, ou de l'infâme Colchide? Non, il retrace trop bien les pervers auteurs de sa mère. Son crime accuse sa vile origine. Cette race sauvage ne peut souffrir les liens de Vénus, et la plus infâme prostitution succède à un long célibat; sang corrompu que l'influence d'une plus douce région n'a pu corriger, les bêtes elles-mêmes fuient de pareilles horreurs! Un pudique instinct les éloigne de l'inceste. Où donc est ce noble visage, cette majesté composée, ce grave maintien, ces mœurs austères, ces manières à la fois rudes et antiques? O trompeuse sagesse, que tu caches de vices! et de quelle apparente beauté tu masques un homme perfide! Tu donnes à l'infâme les traits de la pudeur; le séditieux paroît tranquille, le scélérat pieux, le perfide sincère. Le voilà, ce sauvage

habitant des bois, c'est un infâme débauché. Cette innocence, cette rigueur n'ont servi qu'à couvrir l'affront que me réservoit un fils incestueux : c'étoit pour l'épouse de ton père que tu gardois tes premières ardeurs. Je rends mille fois graces aux Dieux, de ce qu'Antiope est tombée de ma main, de ce qu'en descendant vers les antres du Styx, je ne t'ai point laissé de mère. Fuis, malheureux, porte tes pas fugitifs vers des peuples inconnus. Quand tout l'Océan te sépareroit de la terre que j'habite, quand tu souillerois de ta présence un monde opposé au nôtre, quand tu te cacherois dans les derniers recoins de l'univers, au delà du séjour des frimats et des neiges, et de l'empire de l'impétueux Borée, la fureur et la vengeance te suivront par-tout ; attaché à tes pas, je te

trouverai dans les plus obscures retraites : ni l'éloignement, ni les obstacles, ni les antres, ni les monts, ni les forêts ne te déroberont à ma vengeance ; mes malédictions iront où mes armes ne pourront atteindre. Tu sais mon origine, tu sais que Neptune, mon père, m'a donné trois vœux à former, et qu'il a juré par le Styx de les remplir. Maître des ondes, remplis ta promesse ; qu'Hippolyte ne voie plus la lumière du jour, et qu'il emporte chez les mânes la haine de son père. O Neptune ! quel horrible secours j'implore ! sans l'excès de mes maux, je n'abuserois pas du dernier don que m'a fait ta bonté ; dans les détours des enfers, dans les abymes du Tartare, au milieu des menaces de Pluton, je n'eus pas recours à ton pouvoir : remplis ta promesse, ô mon père ! Pourquoi

ce retard ? pourquoi n'entends-je pas mugir les ondes ? pourquoi les nuages, chassés de toutes parts, ne viennent-ils pas répandre la nuit et voiler les astres ?

LE CHŒUR.

Auguste mère des Dieux, Nature ; et toi, souverain du brillant Olympe, toi, dont la main puissante régit les astres, leur prescrit leur tâche, et meut l'univers ; pourquoi le soin éternel de changer incessamment les choses, afin que tantôt les frimats glacés dépouillent les forêts, que tantôt les arbres se parent de verts ombrages, que l'aspect brûlant du lion jaunisse les épis, et qu'après l'automne, l'année épuisée répare ses forces ? pourquoi toujours occupé de maintenir l'équilibre entre les mondes roulans, négliges-tu le soin des hommes, et

laisses-tu la vertu sans soutien et le crime sans vengeance ? La fortune régit capricieusement les choses humaines : aveugle, elle laisse tomber sans choix ses dons et ses coups. Le vice prospère, la vertu succombe ; le crime est assis sur le trône ; le peuple volage se choisit des maîtres indignes. Les loix sont armées contre l'innocence, la chasteté fuit dans les déserts, et l'adultère triomphe dans les cours. Vaine pudeur ! faux éclat ! Mais qui vient à pas précipités avec l'air du désespoir ?

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'EXPRÈS, THÉSÉE.

L'EXPRÈS.

Triste condition! fâcheux devoir! pourquoi m'appeler pour vous annoncer des malheurs inouis?

THÉSÉE.

Ne crains rien; les désastres n'ont plus rien qui m'étonne.

L'EXPRÈS.

Ah! la douleur étouffe ma voix.

THÉSÉE.

Parle; quel nouveau coup vient me frapper?

L'EXPRÈS.

Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Je savois que je n'avois plus de fils, je suis vengé ; mais raconte-moi son trépas.

L'EXPRÈS.

Il fuyoit désespéré et résolu de s'éloigner à jamais ; il court à ses superbes coursiers ; pendant qu'il les soumet au joug et qu'il suspend les rênes à leur bouche docile, on l'entendoit parler seul, et dans ses discours sans ordre, il maudissoit le trône paternel, il attestoit son père, il invoquoit tous les Dieux ; puis, montant sur son char, il abandonne ses chevaux à toute leur vîtesse. Le ciel étoit serein, l'air tranquille, l'onde calme ; à l'instant la mer bouillonne d'elle-même ; elle s'enfle et s'é-

lève jusqu'aux nues ; jamais les autans, jamais les aquilons n'ont soulevé de telles vagues. Les rochers semblent ébranlés du choc, et le sommet de Leucate est blanchi d'écume ; les eaux se courbent en vaste montagne, et roulent vers le rivage ; à travers l'onde impétueuse qui s'élance, on croit entrevoir une colline qui bientôt découvre son sommet. Est-ce une autre Cyclade ? est-ce le prodige d'Épidaure ? sont-ce encore les rochers de Scyron, ou de nouvelles contrées qui s'élèvent du fond des mers ? Pendant notre surprise et nos questions, un long mugissement sort du sein des flots, et l'on distingue un monstre écumant, plus effroyable cent fois que toutes les baleines du vaste Océan. Tour-à-tour il pompe et lance des fleuves d'eau salée ; la vague immense qui le cou-

vroit s'écoule en bouillonant. Le péril succède à la terreur ; le monstre avance dans les terres, et les flots roulent à sa suite.

THÉSÉE.

N'omets aucun détail ; peins-moi tout ce que tu as vu.

L'EXPRÈS.

Ah ! mes yeux voient encore cette tête hideuse, colorée d'un vert livide, qui s'élève au-dessus d'un cou bleuâtre ; je vois ce front marqué de taches obscures, ces oreilles mobiles, ces cornes effroyables dont la couleur changeante convient à la fois aux chefs des troupeaux et aux habitans de l'onde ; ses larges nazeaux s'ouvrent et se referment avec un horrible ronflement, une huile épaisse semble dégoutter de son large poitrail, ses vastes flancs sont teints

d'une couleur fauve, et son corps est terminé par une queue énorme, semblable à celles des baleines qui dans les mers lointaines soulèvent et submergent les vaisseaux. A cet aspect, la terre a tremblé; les troupeaux se dispersent, les bergers épouvantés ne songent point à les suivre; les animaux des forêts sortent de leurs retraites; les chasseurs eux-mêmes restent glacés d'effroi; le seul Hippolyte n'est point ému; sa main retient ses chevaux effarés, et sa voix les encourage. Vous connoissez le chemin d'Argos, sur le sommet des collines escarpées, dont la mer bat le pied. C'est là que le monstre s'arrête et semble s'apprêter au combat: dès qu'il a repris haleine et qu'il s'est assuré de ses forces, il avance rapidement, effleurant à peine la terre de ses pas, et se présente, menaçant,

aux coursiers effrayés. Votre fils, sans pâlir, se lève, et d'une voix de tonnerre: Ne crois point, dit-il, étonner mon courage ; des monstres n'épouvanteront point le fils de Thésée. A l'instant les chevaux indociles entraînent le char loin de la route, et volent où l'effroi les emporte. Tel qu'un pilote au fort de la tempête, manœuvre pour soutenir son vaisseau contre les vents, et oppose les ruses de l'art à la furie des flots, tel le héros gouverne toujours ses chevaux emportés. Tantôt il les retient, il les frappe ; le monstre infatigable les suit toujours, tantôt courant à côté du char, tantôt le devançant et revenant, par un circuit, s'offrir à sa rencontre. La fuite devient inutile : l'animal furieux s'élance à la tête des chevaux, ouvrant une gueule effroyable : les coursiers oublient et leur

maître, et leur frein : ils s'agitent, se débattent, se cabrent et renversent le char : Hippolyte tombe ; dans sa chûte, les rênes se nouent autour de son corps et le retiennent : plus il fait d'efforts, plus les nœuds se serrent ; les coursiers sentent le char vide ; ils ne connoissent plus la main qui les régissoit, et fuient au hasard. Tels les chevaux du jour, indignés d'être conduits par un autre que Phébus, précipitèrent Phaéton du haut des cieux. Déjà les champs sont rougis du sang d'Hippolyte ; sa tête brisée frappe et retentit contre les rochers, sa chevelure reste dans les chardons et dans les ronces ; les cailloux aigus déchirent son beau visage ; ses charmes malheureux disparoissent ; le rapide essieu brise ses membres mourans ; enfin sa poitrine s'enfonce

sur les éclats d'une souche à demi-brûlée. Le char s'arrête un instant, et les chevaux faisant un nouvel effort, entraînent et brisent le corps de leur maître ; les buissons et les épines achèvent de le déchirer : à chaque obstacle nouveau il reste une partie d'Hippolyte. Ses tristes esclaves errent dans les champs ; aidés de ses chiens fidèles, ils suivent la longue trace du sang, et recherchent ses précieux restes ; mais leurs pitoyables soins n'ont pu tout rassembler. O fatale beauté ! le voilà ce brillant collègue, ce digne héritier de son auguste père, qui naguère sembloit l'astre de cet empire : aujourd'hui ses membres épars ne seront pas même tous réunis sur son bûcher, et une partie d'Hippolyte manquera dans son tombeau.

THÉSÉE.

O puissante Nature ! le courroux d'un père ne sauroit briser tes nœuds: j'ai demandé la mort du coupable, et je le pleure.

L'EXPRÈS.

On ne doit point s'affliger de ce qu'on a voulu.

THÉSÉE.

Eh ! le comble du malheur est pour moi d'avoir été contraint à le vouloir.

L'EXPRÈS.

Si votre haine dure encore, pourquoi ces larmes ?

THÉSÉE.

Je pleure son meurtre et non sa perte.

LE CHOEUR.

O incertitude des choses humaines ! Cependant la fortune est moins cruelle pour les petits, et la foiblesse est frappée plus foiblement : l'obscurité est plus tranquille, et l'on dort mieux sous le chaume : les monts qui touchent aux nues, sont plus battus des vents et de la tempête : l'humble vallée est moins frappée de la foudre; le Caucase et l'Ida retentissent des traits redoutables de Jupiter. Il craint encore pour l'Olympe, et frappe tout ce qui s'élève ; l'humble toit du simple pasteur est à l'abri des secousses qui renversent les trônes des rois.

Nous attendons le tems mobile, sans savoir ce qu'il nous apporte, et la fortune légère peut tout donner hors la confiance. Tel arraché aux ténèbres de la mort et revenu à la lumière des cieux, pleure aujour-

d'hui son triste retour, et retrouve ses foyers plus tristes que les enfers. O Pallas ! divinité chérie des Grecs ! c'est par ton secours que Thésée, arraché aux marais du Styx, revoit aujourd'hui le séjour de la vie. Mais tu ne dois point pour cela une autre victime à Pluton ; son empire n'est point diminué. Dieux ! quelle triste voix retentit dans le palais, et que médite la déplorable Phèdre, avec le fer qui brille dans ses mains ?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÈDRE, THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

Où vous emporte le désespoir et la fureur ? Pourquoi ce glaive ? pourquoi ces cris ? pourquoi ces larmes répandues sur ces restes odieux ?

PHÈDRE.

C'est moi, c'est moi qu'il falloit frapper. Cruel dieu des flots, appelle contre moi tous les monstres des gouffres profonds et des mers lointaines. O Thésée, toujours errant et toujours funeste ! tantôt un père, tantôt un fils, paient votre retour de leur

sang ; également fatal aux vôtres par votre amour ou par votre haine pour vos épouses. O déplorable Hippolyte ! que vois-je ! et qu'ai je fait ? Quel monstre, quel Procuste, quel informe Minotaure ont ainsi dispersé tes membres mutilés ? Qu'est devenue cette beauté pour moi si funeste ? où sont ces yeux, les astres de ton amante ? Tu es étendu sans vie : reprends un moment tes sens, écoute-moi ; mes discours ne sont plus criminels : de cette main je vais te venger et percer mon sein coupable. Phèdre va s'arracher au jour et au crime. Eperdue, je te suivrai jusque dans les ondes, dans les abymes du Tartare, au travers des flots enflammés du Styx. Ah ! que du moins ton ombre reçoive ces tristes dépouilles et cette chevelure coupée sur un front déchiré de mes mains ; nos cœurs ne

pouvoient être unis, mais nos destins le seront. Phèdre, s'il te reste quelque pudeur, meurs pour ton époux, sinon meurs pour ton amant. De quel œil verrois-je cette couche que j'ai voulu profaner? il ne manquoit à mon crime, que de jouir de l'amour de Thésée, après avoir immolé son fils. O mort! seule consolation d'un malheureux amour, seul recours de la pudeur offensée, c'est vers toi que je fuis, ouvre-moi ton sein propice. Ecoutez, Athènes; et vous père plus cruel qu'une marâtre, écoutez: Mon récit étoit faux, j'ai calomnié l'inocence, je lui ai imputé mon crime: père barbare, ton fils expire victime de l'inceste et de la calomnie; il fut chaste, il fut vertueux. O Hippolyte! reprends ta gloire; déjà le fer est plongé dans mon sein impie! et tout mon sang

coule pour tes mânes. Thésée, apprends d'une mâratre ce que tu dois à ton fils, et meurs.

THÉSÉE.

Pâle flambeau des enfers, gouffre du Tartare, marais éternels du Cocyte, et toi Léthé, fleuve si cher aux malheureux, emparez-vous d'une impie, et préparez-lui d'éternels tourmens; accourez monstres des mers, si dociles à ma voix, arrivez des antres profonds de Prothée, entraînez-moi sous les ondes: et toi, père trop favorable à mon courroux, toi dont la cruauté inventive a couvert les rivages des membres d'Hippolyte, tourne sur un père coupable, tous les coups que tu viens de porter à un fils calomnié. Où me cacher? les cieux, les enfers, les mers sont témoins de mon crime; où me ca-

cher ? Et voilà pourquoi j'ai quitté les enfers ! Un double deuil, un double assassinat m'attendoit. Privé de mon fils et de mon épouse, je vais du même flambeau allumer deux bûchers. O mon libérateur ! ô Hercule ! rends à Pluton sa victime, rends-moi aux mânes. En vain j'invoque la mort dont j'ai triomphé ; maintenant Thésée rassemble, surpasse les cruautés des brigands que ta main a punis.. .. Terre, ouvre-toi ; chaos, reçois-moi : laissez-moi rejoindre les ombres par un chemin permis ; je suis mon fils. Roi des mânes, ne crains rien de Thésée ; c'est mon fils que je cherche, c'est lui que je veux joindre dans l'éternelle demeure. Mais les Dieux sont sourds : ils ne le seroient pas si mes vœux étoient criminels.

***

LE CHOEUR.

Thésée, toute la vie vous reste pour vos regrets ; songez en ce moment, au tribut que vous devez à votre fils. Recueillez au plutôt ses membres dispersés et souillés par son indigne trépas.

THÉSÉE.

Approchez de moi ces restes précieux, ce corps informe ; c'est Hippolyte. Ah ! je reconnois ma rage : oui, je suis ton assassin, et pour ajouter à mon crime, pour n'être pas le seul coupable, j'ai rendu mon père complice de ma fureur. Le voilà ce secours paternel ! O vieillesse triste et solitaire ! je n'ai plus de fils : que j'embrasse au moins ses membres, et que je les réchauffe dans mon sein ! Est-ce là ce visage brillant de l'éclat des astres, dont

les regards auroient charmé la haine? qu'est-elle devenue cette beauté ? O cruel destin ! aveugle faveur des Dieux ! voilà les vœux d'un père ! voilà le retour d'un fils ! Et vous, restes chers et glacés, laissez-vous réchauffer par mes baisers et par mes larmes, en attendant la pieuse flamme qui doit vous consumer.... Peuple, ouvrez ce palais sanglant; remplissez la ville de vos lamentations, et préparez un magnifique bûcher. Mais éloignez-en ce cadavre impur ; qu'il soit précipité dans une fosse profonde comme les enfers, et que, s'il se peut, la terre accable de tout son poids sa tête criminelle.

Fin du cinquième et dernier acte.

TABLE
DES MATIÈRES.

VERS sur la paix domestique. page 1
— faits en Pologne, à Me la princesse de Ratziville. 2
Question donnée dans un jeu de societé. 3
Logogriphe. 4
Epigramme. 5
Vers pour M. de Moulines. *Ibid.*
Question proposée dans un jeu de société. 6
Vers présentés par un petit enfant de quatre ans, au prince Henri de Prusse. 7
Epigramme traduite de Martial 8
Pour M. de Nivernois, en lui donnant des moutons. 9
Inscription sur un cénotaphe. *Ibid.*
Inscription au-dessus d'un buste de M. Malaeoki 10
Épitaphe traduite de l'Anthologie. 11
Vers à une dame, née sous le solstice d'été. *Ibid.*
Madrigal. 12
Vers à Me. de ***, en lui envoyant le conte d'Aline. 13
Envoi au Roi de Dannemarck. 14
Impromptu donné au prince Henri. 15
Sur un bel esprit. *Ibid.*

A Mᵉ. ***, à qui l'on donnoit des bouquets. 16
Vers à M. de la F***. *Ibid.*
Vers à une dame. 18
— de la part d'une dame qui envoyoit des cheveux blancs à un de ses amis. 19
Le Cœur. 20
Vers sur le singe du feu roi de Pologne. 22
— à Madame de ***. 23
— à Madame de ***. 24
Madrigal à Madame de C***. 25
Madrigal. 26
Vers à M. le P. de B***. 27
— à Madame de ***. 28
Quatrain pour le portrait de M. l'abbé ***. 29
Vers de Mᵉ. de ***, à M. de R***. 30
A Brillant, chate de Mad. de ***. 31
A Monsieur A***. *Ibid.*
Epitaphe de M. de Boufflers, faite par lui-même. 32
Vers pour le buste du prince Henri. *Ibid.*
Réponse à M. de Ch***. 33
A une dame qui lui avoit demandé tous les cachets des lettres qu'il recevoit. 34
Bouquet à une dame. 35
Inscription d'un monument. 36
Au P. de L***. *Ibid.*
Au même, en réponse à des vers. 37
Sur M. de la Place. 38
Impromptu à Madame de L**. 39
Epigramme. *Ibid.*
Vers. Amour et Jalousie. 40
Inscriptions diverses. *Ibid.*
Vers au bas d'un groupe. 43
A une très-belle dame, dont les yeux étoient différens l'un de l'autre. 44
Vers pour Mad de ***. *Ibid.*
Couplets en envoyant des volans à M. de S... 45

Pour Mad. de S.... 46
Vers demandés par le prince Henri. *Ibid.*
Couplet de l'Auteur sur sa maison en Pologne. 48
Chanson pour la fête du roi de Pologne. 49
Ronde. 50
Chanson. 52
Couplets pour le prince Henri de Prusse. 53
Couplet. 55
Les mœurs à la mode. *Ibid.*
Couplet. 57
Autre. *Ibid.*
Couplet écrit sur une cocarde de papier. 58
Chanson. *Ibid.*
A Mad. de C***, pour sa fête. 60
Couplets chantés à S. Germain. 63
Couplets à une dame nommée Françoise. 65
Le bon avis, couplet. 68
Couplets. 69
Couplet sur un défi de rimer en *oncle*. 71
Couplets. 72
— pour la convalescence de Mad. la marquise de Mirepoix. 75
Autres sur le même sujet. 76
La femme et le philosophe, chanson. 77
Couplets. 79
Le fils naturel. 80
Ronde dialoguée. 82
Couplet chanté devant le prince Henri. 85
Chanson à Mad. de L***. 86
Couplets à une dame mal peignée. 88
— sur le retour de M. de Choiseuil à Paris 89
— à une dame qui demandoit un madrigal. 90
Pour Mad. Du Deffant, 91
Couplets à une dame qui faisoit le portrait de l'Auteur. 92
A Mad. de B... 93

Chanson sur trois dames amies de l'Auteur 94
Couplets sur M. Deveau. 95
Réponse impromptu. 97
Chanson. *Ibid.*
Couplet. 98
Chanson pour Madame ***. *Ibid.*
Ronde chantée en Allemagne, chez le prince Henri, à la fête d'une Françoise. 99
Conplets pour Mad. et Mlle. de G***. 101
Les trois jours de la vie, hier, aujourd'hui et demain. 102
Le singe et l'Amour. 104
Les deux pinçons. 107
Le rat bibliothécaire. 110
Traduction libre de l'ode d'Horace, *Otium Divos.* 114
— libre de l'ode d'Horace, *Rectiùs vives, Licini.* 117
Imitation d'Horace. 118
— d'un morceau de Claudien. 119
Traduction de l Anthologie. 121
Autre. *Ibid.*
Imitation du Dante, 122
Prologue du cinquième chant de Palingène. 123
Traduction d'une stance de l'Arioste. 126
Autre de Martial. *Ibid.*
Autre d'un passage de Senèque le tragique, dans les Troyennes. 127
Autre de Sénèque, de la tragédie d'Hippolyte, 128
Autre du Miroir de Vénus. 129
Autre de Sannazar. 130
Imitation de l'ode d'Horace, *Solvitur acris hyems.* 131
Traduction de l'Anthologie. 132

Autre d'une ode d'Horace. 131
Autre de Sannazar. 135
Autre de Martial. *Ibid.*
Ceix et Alcione. 136
Traduction de l'histoire de Biblis. 159
Autre de différens morceaux de la tragédie d'Hippolyte, de Sénèque. 174

Fin de la Table du premier volume.

OCT 12 1927